

Bibliothèque de l'église luthérienne
Saxo-luthérienne. Don de M^{lle} Nicod
de Elzevir.

SOUVENIR DES DERNIERS MOMENTS

DE

M^{lle} DOROTHÉE TRUDEL

DE MÆNNEDORF



BIBLIOTHÈQUE
des pasteurs
7, ch. des Cèdres
1004 - LAUSANNE

TP 723

Lawrence Devolette Germain

SOUVENIR

DES DERNIERS MOMENTS

DE

M^{LLE} DOROTHÉE TRUDEL

DE MÄNNEDORF

R. 313.

BIBLIOTHÈQUE
des pasteurs
7, ch. des Cèdres
1004 - LAUSANNE

TP 723



NEUCHÂTEL

LIBRAIRIE S. DELACHAUX, ÉDITEUR

1863

IMPRIMERIE F. MAROLF.

AVANT-PROPOS

L'écrit dont nous offrons aujourd'hui la traduction au public parlant français, a trouvé de nombreux lecteurs en Suisse et en Allemagne. Il est dédié par son auteur, M. Samuel Zeller, aux amis et connaissances de M^{lle} Trudel. A ce titre nous avons pensé qu'il aurait aussi un écho parmi nous, qu'il rappellerait de précieux souvenirs à ceux qui ont visité Männedorf, tout en présentant à ceux qui n'ont connu que par sa réputation l'œuvre remarquable qui s'est accomplie dans ce village, le tableau d'une vie entièrement consacrée au service de Dieu. Si la popularité de M^{lle} Trudel n'a pas été aussi grande chez les protestants français que parmi les âmes pieuses de l'Allemagne; cela tient sans doute uniquement à la différence de langue. Toutefois, nous savons que M^{lle} Trudel a laissé dans la Suisse française de nombreux amis et de profondes sympathies.

Le récit de M. Zeller s'adresse, comme il le dit lui-même, aux personnes qui ont vécu auprès de M^{lle} Trudel, qui ont entendu ses prédications, et qui connaissent par conséquent cette personnalité puissante,

que ne sauraient oublier ceux qui l'ont vue une seule fois. Pour ceux de nos lecteurs qui ne sont pas dans ce cas, il nous a semblé nécessaire de leur faire faire une connaissance préalable, de les introduire d'abord un peu dans la vie de l'établissement qu'elle a fondé à Männedorf. A cet effet, nous avons transcrit la plus grande partie d'un article publié en 1862 par le *Chrétien évangélique*, de Lausanne. Les impressions de l'auteur, qui a vu M^{lle} Trudel à plusieurs reprises, sont généralement d'accord avec les nôtres.

« M^{lle} Trudel n'a pas atteint cinquante ans, mais elle semblait plus âgée. Petite, contrefaite, maigre et ridée, son visage resplendissait, la joie et la charité s'unissaient dans ses regards et dans son sourire. Autant l'expression plaintive et douceuse d'une dévotion affectée inspire de répulsion, autant chacun se trouvait ému et enseigné par la puissance de vie qui éclatait dans tout son être.

« Son corps et sa vie étaient transparents. Enseigner, prier, consoler, guérir... ses jours et ses nuits n'appartenaient-ils pas tout entiers au Sauveur qu'elle imitait? Lui en a-t-elle dérobé quelques heures en plusieurs années? et n'est-ce pas en lui qu'elle puisait la force de veiller, d'agir et de parler sans relâche, l'étonnante sûreté du coup d'œil moral, la naïve sublimité de ses préceptes, la sanglante énergie de ses censures et l'indicible intimité de son amour?...

« On recevait dans la maison des personnes malades et souffrantes de toute condition, aux prix de cinq à dix francs par semaine; les pensionnaires à dix couvraient le déficit laissé par ceux à cinq. Il y avait

aussi beaucoup de pauvres hébergés pour rien. Les dons des amis n'étaient point refusés, mais point sollicités. Depuis quelques années, l'espace ne suffisait plus. Après chaque repas toute la maison se réunissait dans la salle de prière. Dans les intervalles, Doro-thée et ses compagnons d'œuvre étaient constamment occupés, soit à recevoir les confidences des personnes qui désiraient leur direction religieuse, à leur donner des conseils et à prier avec elles, soit à prier avec les malades en leur imposant les mains. Une grande partie des nuits était consacrée à des prières entre les gens de la maison, auxquelles les amis étaient admis à prendre part, s'ils le demandaient. Si la mère prenait de courts moments de repos, c'était presque toujours auprès de quelque femme gravement malade, qui disait y trouver un extrême soulagement. Une telle existence semblait un miracle.

« Doro-thée Trudel était un missionnaire au milieu de la chrétienté. Elle ne voulait au fond qu'une chose, conduire ses frères à la sainteté. Elle cherchait à guérir les maladies corporelles suivant les pratiques en usage dans l'Eglise apostolique, afin, disait-elle dans son interrogatoire, que les malades soient conduits à la foi par cette expérience personnelle de l'accomplissement des promesses bibliques : « Qu'on lui impose les mains et il guérira. » Le rite n'était pourtant à ses yeux qu'un élément secondaire de traitement, comme la guérison du corps n'avait pour elle qu'une importance secondaire. A tort ou à droit, elle était persuadée que les maux du corps sont une dispensation de l'amour divin envers celui qui en souffre,

dispensation dont le but est de l'amener à se mieux connaître lui-même et à chercher la guérison de son âme dans la prière et dans le repentir. Elle pensait donc que la cause cessant, l'effet cesserait aussi et que la sanctification du dedans rendrait la santé au dehors. Cependant elle ne promettait la guérison à personne, elle se bornait à dire : « Si vous vous convertissez, Dieu vous donnera la santé qui vous est bonne : il vous fournira les moyens de le glorifier. »

« On a dit que les impositions des mains prolongées, réitérées, telles qu'elles se pratiquaient à Männedorf, n'étaient pas l'imposition des mains apostolique. Je ne sais ; les différences ne me paraissent pas ressortir du texte sacré. Peut-être serait-il plus exact de dire que ces pratiques ne s'accordaient pas avec notre manière habituelle d'interpréter le texte, avec nos opinions préconçues sur l'opposition absolue du naturel et du surnaturel. Peut-être Dorothee elle-même n'avait-elle que trop conservé de ces opinions. Il semblait qu'elle considérât la faculté de guérir les maladies par l'imposition des mains et par la prière, comme un privilège de la consommation du salut, ou d'une sanctification affermie par un complet anéantissement de notre volonté propre ; mais elle était loin de se réserver ce privilège exclusivement, ou de prétendre le conférer. Elle estimait au contraire que tous les vrais chrétiens pourraient et devraient guérir. Et même un instinct l'avertissait que ce procédé spirituel de guérison tenait pourtant à la nature, et qu'une sainteté absolue n'était pas la condition indispensable de l'action physique d'un être humain sur un autre. Elle ne disait pas qu'il serait tout à fait

inutile d'essayer de guérir suivant cette méthode, si l'on n'était pas entièrement affranchi du péché; elle disait qu'une tentative pareille serait très dangereuse, et le péril qu'elle y trouvait était lui-même de nature toute morale; c'était l'attachement exagéré du malade pour son médecin. Je puis m'abuser, mais il me semble que le précepte de l'apôtre sur l'imposition des mains avait réveillé en Dorothée une disposition naturelle, que l'impulsion de sa charité la portait immédiatement à chercher le soulagement des personnes souffrantes, comme la mère presse son enfant pour calmer ses douleurs; que sa pratique était en partie le résultat de ses expériences, et que les raisonnements théologiques sur lesquels elle l'appuyait n'étaient venus qu'après coup. »

« Si la médecine biblique de l'amie que nous pleurons avait un caractère exclusif, qui s'explique aisément par les circonstances de sa vie, sa manière de comprendre le christianisme lui-même était d'une singulière grandeur. Elle insistait particulièrement sur la sainteté. Les marques distinctives de la sainteté, d'après elle, c'était l'abandon de toute justice propre, un complet anéantissement de l'âme devant Dieu, dans le sentiment de sa profonde misère et de l'absolue gratuité du salut, le mépris de sa propre chair pour le service de Dieu, et par dessus tout l'amour des pécheurs et le dévouement à leur salut, à l'imitation de Celui qui nous a aimés malgré nos péchés, et qui est mort pour nous arracher au joug du péché.

« Elle répétait assez souvent que pendant bien des

années elle avait senti que ses péchés lui étaient pardonnés, qu'elle aimait Dieu bien réellement, et jouissait de sa communion, qu'elle n'avait de goût que pour la piété, et cherchait avec ardeur la conversion et le salut des âmes, sans être pourtant vraiment affranchie elle-même. Alors elle trouvait du plaisir à sa propre piété, elle se croyait supérieure à ses alentours, et les pécheurs grossiers lui inspiraient une certaine répugnance. Depuis que Dieu lui avait montré le néant de cette dévotion orgueilleuse, elle ne voyait plus, dans tous les pécheurs, quel que fût leur endurcissement, que des âmes en qui Dieu voulait faire éclater sa miséricorde, et le péché n'avait plus de part en elle. Il serait aisé de prendre des confessions semblables pour le dernier raffinement de l'orgueil; de sincères chrétiens s'en sont offensés, et cependant pour nier la possibilité d'un tel état, il faut rejeter, ou du moins atténuer, dénaturer les déclarations, les injonctions les plus précises. Dorothee ne prétendait pas à l'impeccabilité; simplement elle rendait gloire à Dieu de ce que, depuis un temps plus ou moins long, il l'avait préservée de chute. Et encore ne faudrait-il pas prendre ces mots dans une rigueur absolue. Notre amie lisait trop avant dans les cœurs pour que le sien propre lui fût inconnu, elle n'était pas le jouet d'une illusion. Elle avait trop d'amour, son dévouement de chaque minute était trop absolu, trop joyeux, pour qu'il fût possible d'accepter un instant l'idée qu'elle voulût en imposer. Sa conscience lui parlait très haut, et quelques souvenirs des derniers temps de sa vie montreront assez qu'elle

ne se considérait point comme affranchie de l'obligation du repentir. ¹ »

« M^{lle} Trudel pensait que nous avons quelque chose à faire dans l'œuvre de notre conversion, quoique la conversion elle-même soit un pur don. Nous ne vivons point si nous ne mourons à nous-mêmes, et si l'Esprit ne vient vivre en nous, mais il faut que nous travaillions pour faire place à l'Esprit.

« Dans ce problème insoluble à la pensée, on voit de quel côté penchait Dorothée; il y avait peut-être, dans sa prédication sur ce sujet, une sorte de réaction pareille à celle qui imprima un cachet particulier à la théologie de Vinet. Mais en réalité nous ne saurions trouver ici l'opposition de deux principes, le principe de Pélagé et celui d'Augustin. Il ne s'agit pas de donner gloire à l'homme, il s'agit de se faire une juste idée de l'œuvre de Dieu. « Vous demandez l'effusion du Saint-Esprit, disait-elle, mais le Saint-Esprit ne saurait habiter de tels cœurs; demandez d'abord à Dieu qu'il vous prépare à le recevoir, qu'il vous dévoile la noirceur de votre âme et l'immensité de son amour. » Cette distinction revenait constamment dans ses discours; on voit donc que la préparation elle-même était dans sa pensée une œuvre de Dieu, une œuvre de l'Esprit.

« En général, les mêmes idées revenaient fréquemment dans ses homélies, il faut l'avouer, et l'on pouvait bien s'y attendre de la part d'une ouvrière de la

¹ On en verra plus d'un exemple dans le récit suivant.

(N. d. T.)

campagne dont la culture était exclusivement religieuse, d'une personne si profondément convaincue, et qui prêchait plusieurs fois chaque jour, sur des chapitres entiers, que le sort lui désignait au moment même. Mais ces répétitions plaisaient, après tout, à ceux qui l'aimaient, et comment eût-il été possible de ne pas l'aimer, lorsqu'on avait subi l'étreinte de cette dilection si forte, si pure, universelle ! Elle reproduisait toujours les mêmes idées favorites, mais toujours en des tours nouveaux, avec des récits nouveaux, car son trésor d'expérience était inépuisable. Son art était la simplicité, la vérité de l'impression immédiate.

Elle possédait un très haut degré de cette éloquence qui se moque de l'éloquence. Quelle causticité villageoise et quelle grandeur native ! Ses appels à la conscience frappaient comme des boulets contre un mur, selon l'énergique expression du prédicateur de ses funérailles, mais quand elle poursuivait les délicates exigences de la conscience chrétienne, quand elle peignait l'austère suavité des joies que le chrétien sait extraire de l'amertume ; quand elle disait le profit à tirer des ennemis, par exemple, la douceur de prier pour eux, et comment ceux qui exercent notre support et notre pardon nous font, contre leur gré, le plus grand bien possible, et comment nous leur en devons une reconnaissance infinie, et comment nous pouvons la leur témoigner, il semblait la musique d'un autre monde, il semblait une colombe qui, sûre de sa route, se perdait à nos yeux dans l'azur. On était effrayé des prétentions qu'elle élevait sur les sentiments des chrétiens et sur leur con-

duite ; on se disait : C'est bien beau, elle recule les limites de notre idéal, elle fait descendre le ciel sur la terre ; mais où a-t-on vu de telles choses ? mais l'homme en est-il capable, même avec le secours de la grâce ? Et cependant ses appels fortifiaient au lieu de décourager ; parce qu'on sentait bien que c'était la pure morale de l'Évangile, et parce qu'on voyait que cet idéal insaisissable était pourtant sa vie de chaque jour. Elle se donnait en exemple très fréquemment, et beaucoup plus qu'il ne conviendrait à personne dans une prédication plus étudiée ; de sa part on acceptait cela, et elle en faisait jaillir l'encouragement. « Ce que je fais, disait-elle, vous pouvez tous le faire, chacun à la place où Dieu l'a mis. Si le Seigneur a daigné me recevoir, moi, chétive créature, pleine d'orgueil et de ruse ; s'il a détruit ma méchante volonté pour mettre la sienne à la place, comment ne le ferait-il pas pour vous ? » — Ses improvisations soudaines touchaient à tant de choses, elles jaillissaient d'une vie intérieure si profonde, elles partaient si bien du centre du christianisme et montaient si haut, que chacun des assistants s'en allait persuadé que la mission principale de M^{lle} Trudel était de signaler et de guérir le mal particulier dont il souffrait lui-même. Elle est venue montrer ce que c'est que le pardon des offenses et l'amour des ennemis, disait une âme jalouse ; elle est venue nous apprendre ce que c'est que faire obéir son corps, disait un voluptueux ; sa mission, disait un esprit inquiet, c'est de nous enseigner le contentement, de nous dépouiller de toute volonté propre, de nous faire acquiescer constamment et sans murmure aux

dispensations de la Providence. Ses exhortations à la famille réunie relevaient ainsi l'idéal chrétien tout en lui donnant de la réalité. On n'en sortait pas découragé, mais fort triste. Rien de plus consolant, en revanche, rien de plus doux que les entretiens particuliers qu'elle accordait à chacun, aussi souvent et aussi promptement que possible. Elle n'y rabattait rien sur le devoir; mais elle le présentait avec tant de sérénité, avec tant de confiance, qu'on se sentait fortifié par cette tendresse maternelle et comme porté sur les ailes de sa prière.

« Toute son existence se résumait dans l'oraison. Je n'essaierai point de rendre par des mots l'impression qu'elle produisait en priant. Je dirai seulement qu'elle unissait la raison, le sang-froid, le sérieux réel, au plus entier abandon, à la plus brûlante énergie. Elle rendait sensible la réalité des choses divines: on ne saurait parler ainsi qu'à Quelqu'un qui vous entend, qui vous répond et dont vous entendez les réponses. »

.....

« Le nom de notre maternelle amie signifiait donc de Dieu; elle lui a fait honneur en se donnant elle-même. Le don complet de soi-même me semble le trait essentiel de cette admirable figure. Elle a prouvé aux indifférents, aux incrédules d'alentour, que le christianisme n'est pas une forme, une simagrée, mais une réalité. Aux personnes qui avaient déjà prêté l'oreille à l'Évangile, et qui pensaient faire de la religion leur intérêt essentiel, elle a donné précisément la même leçon, qui ne leur était peut-être pas moins nécessaire. Elle a présenté les vérités les

plus élémentaires dans un jour si vif, qu'elles semblaient et semblent encore des paradoxes. Par ses discours incisifs, et bien mieux encore par la fin de sa vie, elle a montré que l'idéal ne nous a pas été donné pour le contempler seulement, mais pour le vivre; qu'il n'y a pas besoin de laisser une si grande distance entre les discours et la conduite; elle a montré, avec une conscience très exacte de son œuvre, la vérité du renoncement, la vérité de l'obéissance. Elle a rendu plus intelligibles pour ceux qui l'ont connue, quelques traits d'une image divine. »

Ces lignes émues ne vont pas au delà de nos souvenirs. Les préventions qu'on pouvait avoir tombaient pour tout homme sincère, devant cette vie où la puissance du christianisme se montrait si clairement dans toute sa réalité. Comme Zinzendorf, Dorothee aurait pu s'écrier : « Je n'ai qu'une passion, c'est Christ. » Avec Marie, elle avait pris pour devise cette touchante parole : « Voici la servante de l'Eternel. » Celui qui aime à manifester sa force dans notre infirmité, lui disait à chaque instant : « Ma grâce te suffit, » et c'est ainsi qu'elle a pu marcher jusqu'au bout, heureuse et bénie.

Puisse la lecture de ces pages perpétuer pour ceux qui l'ont connue, les impressions qu'elles ont reçues. Puisse le tableau de cette mort attirer les uns, encourager les autres, et amener bien des âmes captives au pied de la croix du Sauveur !

LL. TT.



« Souvenez-vous de vos conducteurs, qui vous ont annoncé la Parole de Dieu, et imitez leur foi, considérant quelle a été l'issue de leur vie. » Suivant cette exhortation de l'Apôtre aux Hébreux, nous venons, après le départ de notre bonne mère Dorothée¹, vous engager à contempler encore une fois cette existence passée dans l'amour, à parcourir avec nous les voies merveilleuses par lesquelles elle a été conduite dans sa vie intime comme dans sa vie extérieure, les expériences de grâce qu'elle a faites, les biens accordés à ses prières et à la simplicité de sa foi par Celui qu'elle voulait sentir vivre en elle. Après avoir entendu sortir de sa bouche la puissance de la Parole, nous aimons à la voir triompher de l'épreuve, au moment où le prince des ténèbres l'attaquait une dernière fois, et sortir victorieuse du combat en s'écriant : « Gloire ! » de toutes les forces de son âme.

¹ On avait l'habitude, à Männedorf, de nommer M^{lle} Dorothée Trudel *Mutterli*, un diminutif de mère, dont nous nous servons peut-être quelquefois.

(N. d. T.)

Puisse ce récit, adressé à ses amis et à tous ceux qui l'ont connue, allumer un zèle sérieux, en rappelant la foi qui lui avait été donnée et qui se manifestait journellement dans l'abnégation, dans le dévouement de tout son être, dans un amour trop rare aujourd'hui, qui ne cherchait pas son propre intérêt, mais celui du prochain. Beaucoup contemplent, beaucoup admirent, mais il y a peu d'imitateurs.

Je vous raconterai comment le Seigneur rappela notre mère à lui, en l'enlevant dans un orage au moment de sa plus grande activité. Selon nos vues humaines, ce départ semblait prématuré; néanmoins, il servit à la gloire de Dieu, par la soumission et par la patience qui le précédèrent. La constante communion de cette âme avec son Dieu pendant sa maladie prouva la réalité de sa foi.

Avant d'entrer dans ces détails, disons en quelques mots de quelle manière elle était arrivée à cette vie de dévouement, et comment, malgré les objections du monde et de bien des chrétiens, elle a toujours été fortifiée et soutenue. S'il est réjouissant de voir travailler un ouvrier du Seigneur, que sera-ce lorsque nous considérerons la forge ardente où cet instrument a été préparé et affiné. Il entre dans le plan de Dieu, pour que toute gloire revienne à son Nom, pour manifester sa force, sa sagesse, son amour et aussi son indépendance, de choisir ses instruments les plus puissants parmi les petits et les pauvres de ce monde. L'or est ex-

trait de la terre impur et sans éclat, mais il brille merveilleusement sur les parois du lieu très saint, lorsqu'il a passé dans la fournaise ardente. L'alouette, qui porte au plus haut des airs l'accent de sa reconnaissance, a son nid dans les sillons. Nous trouvons souvent dans la nature des images qui nous rappellent ce conseil de Dieu; les vies de Moïse, de Gédéon, de David et de bien d'autres disciples du Maître nous en sont aussi des exemples.



Dorothée Trudel, dont l'existence a été longtemps ignorée, était le onzième et dernier enfant de parents animés par des sentiments bien opposés l'un à l'autre. Si la vie de son père pouvait avoir une mauvaise influence sur ses enfants, un cœur de mère, déjà rempli de la sagesse divine, veillait sur eux. Cette mère savait que le Seigneur pouvait aussi bien convertir le cœur du chef de famille que préserver ses enfants du mal. Comme cette Anne dont nous parle l'Écriture, elle les amenait au tabernacle; elle répandait son âme devant Dieu, lui exposait tous ses besoins par la prière, souffrant et supportant tout avec patience, selon l'exemple que nous a laissé Jésus.

Dorothée dit dans l'une de ses lettres : « Notre mère apprit d'une façon merveilleuse des choses que la raison ne saurait saisir. Le fait que lorsque notre mère ou l'un de nous était malade, il n'était pas question d'aller chez le docteur, nous apprit à regarder Dieu comme l'unique médecin. Ainsi, lorsqu'à l'âge de quatre ans j'eus la petite vérole, qui me rendit momentanément aveugle; lorsqu'à quatorze ans mon frère eut des crises d'é-

pilepsie, notre mère mit toute sa confiance dans le Seigneur, et en peu de temps nous fûmes entièrement guéris.»

Le petit écrit intitulé : *Une mère*, que nous devons à notre amie elle-même¹, fait comprendre la vie de la famille Trudel et nous apprend ce que fut l'éducation de la petite Dorothée. Elle ne fréquenta l'école que quelques années, mais, malgré son peu d'instruction, elle se distinguait par son intelligence et ses dons extraordinaires. Son enfance s'écoula paisiblement. Elle grandit au milieu de toutes les privations de la pauvreté et sous la direction d'une mère qui était un modèle d'abnégation. « Nous autres enfants¹, dit-elle, étions souvent découragés par la pensée que nous avons sacrifié notre santé, car quoique conduits dans le chemin de la foi, nous n'y marchions pas de nous-mêmes. Lorsqu'un de nous s'inquiétait de l'avenir, notre mère disait : « Ne craignez rien, le Seigneur » aura soin de vous. » Mais cet exemple ne suffisait pas à changer le cœur de Dorothée. Elle tenait de la nature de son père; avec les traits de son visage, elle en avait hérité une violence qui la faisait souffrir elle-même et dont elle s'excusait étourdiment par cette pensée : « Je n'y puis rien; c'est un défaut de race. »

Comme l'obéissance de Daniel ne l'empêcha pas de prospérer à la cour et de devenir beau et fort, sans qu'il participât à la table royale, de même

¹ Il en a paru une traduction française à Vevey.

(N. d. T.)

toutes les privations imposées à Dorothee ne lui furent point nuisibles. Elle avait un extérieur agréable, qui l'exposait à tous les dangers de son âge. Sa conduite nous prouve la vérité de cette promesse, que lorsque les enfants marchent dans les commandements du Seigneur, ils échappent à la malédiction héréditaire. Une crainte de Dieu telle qu'on la trouve rarement de nos jours chez ceux qui se croient convertis depuis longtemps, remplissait déjà son cœur, quoiqu'elle fût encore bien loin du but.

Une chose, en particulier, distinguait Dorothee des jeunes gens de son âge, c'était une grande pureté de cœur; elle avait horreur des souillures de la chair, ce péché dominant qui se retrouve dans la vie extérieure et intérieure de milliers d'hommes qui portent le nom de chrétiens, et qui attire tant de malheurs sur les riches et sur les pauvres. Malgré cette fermeté de caractère et cette décision, qui devaient être sanctifiées un jour par la conversion, elle ne put se soustraire entièrement aux usages établis dans une grande partie de notre Suisse, elle ne pouvait pas empêcher son père d'admettre le soir les jeunes gens qui venaient la voir. Combien de fois se nouent ainsi des mariages. L'immoralité par laquelle ils commencent y reste attachée, et ils se terminent par le divorce ou par d'autres misères. Mais celle qui, dans les dernières années de sa vie, fut souvent appelée par dérision la sainte Dorothee, connaissait un *Dieu saint*, qui voit dans le secret et ne se contente pas d'un christianisme qui ne consiste qu'à recevoir l'eau du

baptême, et à se rendre à l'église pour y prendre la Cène, dans cette robe de péché qu'il est si facile aujourd'hui de cacher sous un surtout. Elle déclara qu'elle ne consentirait à recevoir de pareilles visites qu'à rideaux levés, pour que chacun pût voir du dehors ce qui se passait dans la maison. Ce qu'elle faisait alors par l'instinct naturel de son cœur, elle le fit plus tard dans une mesure bien plus grande, en marchant toujours sous le regard de Dieu. Elle fit plus tard des choses que d'autres estimaient inconvenantes, mais toujours elle se dirigea d'après cette règle: puis-je le faire en présence de Dieu? Appliquons-nous sa maxime: ôtons les rideaux!

Ainsi sa conscience demeura à l'abri de ces remords qui souvent après des années empoisonnent encore bien des existences. A ceci se rapporte le fait suivant:

Assez jolie pour être recherchée en mariage, elle revenait un jour d'une visite, lorsqu'un jeune homme du village l'arrêta, voulant l'accompagner et l'embrasser. Quoique beaucoup moins forte que son adversaire, elle lui résista, et fit dans cette lutte un effort où elle a cru trouver l'origine de la maladie spinale qui se développa plus tard chez elle. Dieu bénit son obéissance; la difformité de sa taille lui servit dans la suite; d'ailleurs cette flexion de son dos, ce rapetissement de sa personne, n'étaient-ils pas une image de la transformation que tout son christianisme devait subir?

En 1835, lorsque Dorothée eut atteint l'âge de vingt-deux ans, un incident contribua singulièrement à la détacher du monde. Une jeune fille qui

demeurait chez elle et avec laquelle elle aimait beaucoup à danser, mourut subitement d'une hémorragie. Dorothee fut si saisie de cet événement, que dans la dernière année de sa vie, elle écrivait encore les lignes suivantes, relatives à cette circonstance :

« Cela m'humilia si profondément que dès ce moment ma pensée habituelle fut d'appartenir à Jésus et de mettre tout mon bonheur en Lui ; mais je m'y pris d'une mauvaise manière : au lieu de découvrir à ma mère l'état de mon cœur, je renfermai ma douleur, et luttant pour obtenir le pardon de mes péchés, je restai triste et abattue jusqu'à en tomber malade. Enfin, je dis à ma mère que de tous mes péchés celui qui me pesait le plus, c'était d'avoir souvent dansé le dimanche. Elle me consola amicalement.

« Je devins si malade qu'on me crut près de mourir ; le médecin, appelé par mon père, déclara que j'avais une phthisie, sur quoi je priai mes parents de me laisser aller sans médecin, d'autant plus que je ne craignais pas la mort. Mais les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées, j'en fus une preuve, car je guéris ; toutefois la maladie du dos continua, ma taille se déjeta et je devins bossue, maigre et sèche. Ceux qui m'avaient connue deux ans auparavant, ne me reconnaissaient plus. Quoiqu'il me fût devenu tout à fait impossible de me baisser, je continuai mon travail sans interruption, je tissais de la soie, et par la force de Jésus, je pus être en bénédiction aux miens, car mon âme resta en paix au milieu de toutes mes souffrances. Je continuai

mon pénible métier jusqu'à ce que Dieu m'en délivrât d'une façon merveilleuse.

« En 1840, mon oncle, le Dr Trudel, arriva de Hollande d'une manière inattendue. Il avait soixante-quinze ans. Bientôt après nous entourâmes le lit de mort de notre excellente mère. Mon oncle lui promit de nous servir de père après son départ, et il accomplit fidèlement cette promesse.

« Il nous emmena tous quatre dans sa maison; nous y passâmes dix ans et un mois, jusqu'au 28 avril 1850, où une attaque d'apoplexie termina ses jours. Ce fidèle représentant de notre malheureux père avait trouvé dès son retour que je devais quitter mon premier métier. Sur ses représentations, j'appris à faire des fleurs. Cette nouvelle occupation, que je croyais continuer jusqu'à la fin de ma vie, était très lucrative. Mon oncle nous légua une grande partie de sa fortune, en nous laissant orphelins. Nos circonstances de famille changèrent, et dès lors commença pour moi une nouvelle école, qui porta des fruits salutaires.

« Le fils de ma sœur aînée avait un grand établissement, dans lequel je m'efforçais de lui être utile. Dieu m'ayant donné beaucoup d'amour pour le prochain, j'avais à cœur le bien de ses ouvriers, et c'était un bonheur pour moi de leur dire comme on est heureux lorsque Christ a brisé toutes les chaînes qui nous attachent au monde. Quatre d'entre eux tombèrent malades, tous désirèrent consulter le médecin. Chose étrange, le mal s'aggravait presque à chaque remède; leur détresse devint enfin si grande, que je me prosternai devant le Sei-

gneur comme un ver, pour lui exposer notre angoisse. Je lui dis combien je désirerais faire venir un Ancien, selon la parole de saint Jacques, mais que puisqu'il n'y en avait pas, je voulais, animée de la foi de la Cananéenne, aller auprès de mes malades, et, sans rien attendre de moi-même, leur imposer ma main. Le Seigneur me bénit si visiblement, qu'ils guérissent tous les quatre. Dès ce moment le péché de la désobéissance à la parole de Dieu se découvrit à mes yeux, et la simplicité de la foi, qui fait ce que dit l'Évangile, ni plus ni moins, apparut à mon cœur comme la vie réelle. Pendant toute cette année, je continuai à travailler de mon état, tandis que le Seigneur me faisait faire bien des expériences qui devaient servir à l'anéantissement de ma volonté propre. Je reconnus alors que ce ne sont pas les maladies du corps qui nous unissent au Seigneur, même quand nous les supportons avec patience, mais l'effusion de son amour dans le cœur. Auparavant, je ne savais pas ce que c'est d'être un zéro, je me croyais convertie. (A ce moment, Dorothée était un membre très zélé de l'église des frères moraves.) Mais le Seigneur m'ouvrit les yeux, et me montra que les douleurs au cœur qui, jusqu'à cette heure, me saisissaient toutes les fois que j'éprouvais quelque chagrin, n'étaient que la suite des passions de la vieille nature, et que si j'avais l'amour qui supporte toutes les injustices et ne se laisse plus irriter par rien, mes douleurs cesseraient. Et c'est ce qui arriva. Depuis cette époque, le Seigneur m'a fortifiée jour et nuit, et les merveilleuses guérisons opérées

chez nous, étant une simple confirmation des promesses de la parole divine, sont peut-être moins miraculeuses que le fait que je vis et puis agir encore.

« En 1852, je quittai mon neveu pour me joindre à mon frère et à ma sœur, qui habitaient la maison de mon oncle. Je continuai à faire mes fleurs, mais j'avais promis à mon Sauveur de consacrer ma vie entière au salut de mon prochain; j'éprouvais une grande sympathie pour les aliénés et je me proposais de les visiter dans mes heures de loisir. Le verset de cantique que je préférais et répétais souvent était celui-ci :

Que mon nom, disparu de la scène du monde,
Soit un jour répété par l'écho du saint lieu,
Qu'il dorme enseveli dans une nuit profonde,
Pourvu qu'il soit inscrit dans le livre de Dieu.

« Les enfants du village me visitaient journellement, je lisais la Bible et priais avec eux. Une des jeunes filles qui avait pris part à ces entretiens fut placée à quelque distance de Männedorf; ses maîtres m'engagèrent à aller la voir, parce qu'elle souffrait beaucoup du mal du pays. J'eus la joie, dans la visite que je lui fis, de voir agir la force du sang de Christ dans une personne de la maison. Cette dame fut la première qui m'engagea à recevoir chez moi des malades. Je lui répondis positivement que je ne m'y sentais pas appelée. Malgré mon refus, elle m'adressa quelques personnes, entre autres la veuve d'un pasteur, mère de douze enfants, que la mort de son mari avait rendue folle; elle venait de quitter

une maison de santé, où elle n'avait trouvé aucun soulagement. Après sept semaines de séjour dans notre maison, elle put rendre grâce au Sauveur de sa guérison. M^{me} M. est restée bien portante jusqu'à ce jour. C'est sur sa demande qu'après avoir beaucoup prié pour connaître la volonté de Dieu, j'achetai une seconde maison : ma sœur consacra son avoir à cet objet.

« En 1856, des difficultés imprévues éclatèrent. Cette seconde habitation était occupée par des malades, le Seigneur y manifestait toute sa puissance, lorsqu'après nous avoir infligé une amende de 60 fr., on nous ordonna de renvoyer, dans un court délai, tous ceux qui l'habitaient. Ce furent les jours les plus pénibles de ma vie ; cependant j'obéis, mais ces maisons si soudainement vidées, se remplirent presque aussi vite d'aveugles, de paralytiques, de sourds, sur lesquels le Seigneur manifesta sa puissance. Beaucoup échappèrent à l'empire des Ténèbres, par un entier changement de dispositions... Ce qui me touche toujours le plus, c'est lorsque Dieu change une nature de loup en une nature d'agneau.

« J'avais une quantité d'ennemis cachés et connus ; mais les mensonges et les calomnies qu'on répandait sur nous étaient nos friandises. Je dis cela avec intention, car celui qui ne peut supporter les mensonges les plus criants, sans éprouver la moindre irritation, ne connaît point encore cette paix qui est comme un océan sans bornes. »

Tel est le récit, presque textuel, de Dorothee. Ce que le Seigneur a fait à cette époque était caché aux

yeux du monde, et le serait probablement demeuré, si l'incrédulité elle-même n'avait contribué à mettre en lumière les œuvres du Seigneur.

Le gouvernement n'ayant plus fait d'opposition à l'hospice, et le nombre des malades ayant augmenté, il fallut acheter une nouvelle maison, qui bientôt fut remplie aussi.

Les seuls moyens dont notre mère se servait pour soulager ceux qui l'entouraient étaient les secours spirituels prescrits dans la parole de Dieu. Elle demandait avec instance que l'esprit de prière agît et régnât dans la maison : selon elle, la Parole de Dieu était la vraie médecine, lorsqu'on ne se bornait pas à l'enseigner, mais qu'on lui obéissait. A cet effet, elle avait des réunions d'édification très fréquentes, auxquelles assistaient presque tous les malades. Elle exerçait aussi la discipline avec une sévérité salutaire, et malgré son amour profond pour les aliénés, elle ne leur passait pas leurs fantaisies. Dans les premières années, elle se bornait à prier et à lire un chapitre ; quelquefois elle prenait un des sermons de Hofacker ; ce n'est que peu à peu, lorsque le nombre des malades augmenta et qu'elle n'eut plus le temps de communiquer à chacun d'eux en particulier ses expériences bibliques, qu'elle les groupa autour d'elle pour s'adresser à leur cœur, et pour leur dire à tous ce qu'elle aurait voulu dire à chacun isolément. Le temps qui lui restait en dehors de ces trois ou quatre cultes journaliers était employé au soin des malades. Après avoir montré dans la parole de Dieu quel est le plan de Jésus à notre égard, ce qui était son objet princi-

pal ; après avoir expliqué comment il veut rétablir en nous son image et nous donner par son sang la force de marcher dans une vie nouvelle ; après avoir découvert les plaies de l'âme par une analyse vive, attrayante et parfois écrasante ; après avoir rendu grâces au Céleste médecin qui veut renouveler le cœur et communiquer un esprit nouveau de certitude et de fermeté, elle soignait le corps de ses malades avec tendresse et dévouement. Convaincue que le Seigneur est le même hier, aujourd'hui et éternellement, et que nous pouvons nous appliquer les promesses faites à ses disciples, elle employait les moyens de guérison autorisés de Dieu : l'imposition des mains, jointe à la prière, et l'onction d'huile. Elle accompagnait ses soins d'entretiens intimes sur l'état spirituel des patients, leur montrant à tous qu'il y avait encore bien des choses à extirper dans leur cœur. Son intention n'était pas de remettre les chrétiens sous la loi, elle aurait aimé à en voir un plus grand nombre posséder la liberté des enfants de Dieu, et porter, semblables à une monnaie à double effigie, d'un côté l'image de Jésus avec son amour, sa douceur, sa patience, son support, son humilité ; de l'autre cette inscription : « Que tous ceux qui invoquent le nom de Christ se retirent de l'iniquité. »

Souvent elle éprouva le secours merveilleux du Seigneur, qui après avoir accordé le plus grand miracle, la délivrance d'une âme, ne dédaigne pas de manifester sa puissance par de moindres merveilles dans notre corps.

Une personne qui avait souffert pendant dix-huit

mois d'une carie dans les os, et qui avait été près d'un an dans un hôpital suisse, sans y éprouver de soulagement, suivit le conseil de quelques amis chrétiens, et vint chez M^{lle} Trudel dans l'espoir d'être délivrée de cet affreux mal. Il y eut de l'amélioration dans son état dès les premiers temps de son séjour, et la guérison suivit au bout de quelques semaines.

Qu'elles sont étonnantes et variées, les voies de Dieu relatives à la guérison des malades. Les uns n'obtenaient quelque progrès que lorsque, rentrant en eux-mêmes, ils confessaient leurs fautes et se repentaient, se demandant comme les frères de Joseph: « pourquoi ceci nous arrive-t-il ? » D'autres étaient arrachés à leur état d'indifférence et d'incrédulité par un secours immédiat du Seigneur.

Il vint un jeune ouvrier atteint d'un cancer déjà si avancé qu'il répandait une odeur de corruption dans toute la salle. Ce jeune homme, autrefois débauché et maintenant si rudement éprouvé, apprit dans les conférences bibliques par où sa guérison devait commencer. Du jour où il eut confessé ses péchés non seulement à Dieu, mais devant les hommes, l'odeur de mort disparut, et lorsqu'il eut soulagé son cœur par l'aveu de son plus grand péché, il alla de mieux en mieux jusqu'à une guérison complète. Il retourna chez lui guéri dans son corps, et ayant passé de la mort de l'âme à la vie de l'esprit.

Nous avons eu quelques tristes exemples de guérison sans la conversion du cœur. Quelques per-

sonnes ont quitté Männedorf délivrées de leurs maux physiques, mais encore plongées dans la désobéissance envers Dieu. Il fallut renvoyer, en raison d'une désobéissance obstinée, un homme qui avait été merveilleusement guéri de crampes très douloureuses à la poitrine, dont il avait souffert près de dix ans, et pour lesquelles il avait essayé en vain nombre de traitements médicaux.

Souvent aussi notre mère fut témoin de l'effet immédiat de ses prières.

Une femme s'était blessée le genou en tombant; elle gardait le lit depuis un mois et souffrait de vives douleurs. Le médecin déclara qu'il se formait une tumeur, mais le Médecin céleste accomplit encore ici les promesses éternellement vraies. Par la prière et par l'imposition des mains de M^{lle} Trudel, les douleurs et l'enflure disparurent en vingt-quatre heures.

Les supplications de Dorothée redoublaient d'ardeur lorsqu'elle voyait des personnes atteintes d'une grave maladie, aller au devant de la mort sans posséder le salut. Dans ces occasions, elle rappelait hardiment au Seigneur ses promesses, et lui demandait de prolonger la vie de ces malheureux, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé le salut en Christ.

Le directeur d'une fabrique de la Suisse, atteint d'une inflammation de poumons et d'entrailles, paraissait si près de la mort que sa femme et ses enfants lui avaient déjà fait leurs adieux; mais ne se sentant pas encore préparé au départ, et s'attachant à cette parole: « la prière du juste, faite avec foi, est d'une grande efficace, » il demanda qu'on fit

chercher M^{lle} Trudel, à Männedorf. Celle-ci, remarquant l'éloignement qu'il éprouvait pour l'imposition des mains, elle lui donna régulièrement le remède prescrit par son médecin, en l'accompagnant de ses prières; mais chaque dose l'agitait davantage, et lorsqu'il eut éprouvé le bienfait d'une main chrétienne posée sur sa tête, il éloigna les remèdes de lui-même. Au bout de peu de temps, guéri dans son corps, il put se considérer comme un tison arraché du feu et mettre à profit le temps favorable du Seigneur.

La conduite de Dorothée variait suivant les diverses espèces de maladies.

Elle traitait les aliénés avec un amour particulier. Ayant été elle-même pendant six heures dans un état semblable, parce qu'elle refusait de se soumettre aux décrets de Dieu; elle comprenait par expérience des états d'âme de toutes sortes. Pour quelques-uns, elle s'efforçait d'abord de rendre leur cœur attentif à de certains points fondamentaux de l'économie divine, spécialement à la résignation, à l'entier abandon de toute volonté propre qui est exigé de notre part. Quant à ceux dont l'état lui semblait résulter immédiatement d'une cause physique, elle les recommandait avec ferveur à Jésus-Christ, qui manifesta sa puissance libératrice envers eux d'une manière éclatante.

Elle agissait avec charité, même à l'égard des malades les plus méchants. Une femme furieuse de ne pouvoir exécuter sa fantaisie obstinée, mordit si profondément au visage M^{lle} Trudel, assise à ses côtés, qu'elle enfla immédiatement, comme

après la morsure d'un serpent. Dorothee passa tout le reste de la nuit occupée à la soigner avec un redoublement de tendresse, et sa charité l'emporta.

Il y avait de grandes différences dans la manière dont elle traitait les diverses sortes d'affligés. Tandis qu'elle reprenait avec énergie une femme qui s'arrachait les cheveux et se livrait à un désespoir insensé, à cause de la perte de son mari, elle s'agenouillait auprès de ceux qui menaient deuil sur leurs péchés et leur prodiguait les consolations de la parole de Dieu avec une tendresse qui prouvait que le bien de leur âme lui tenait à cœur comme le sien propre. Aussi le Seigneur lui accorda-t-il souvent son vœu le plus cher : de voir les âmes arrachées à la mort, à l'esclavage du péché et trouvant la lumière.

Après avoir été quelque temps à Männedorf, une femme mélancolique rêva une nuit qu'elle errait autour de la maison avec l'ardent désir d'entrer, mais les portes et les fenêtres lui étaient fermées. Elle attendait tristement, lorsque tout-à-coup S. l'invita amicalement à entrer. Elle le suivit, et se réveillant à ce moment, elle se sentit guérie. Elle s'en retourna en paix dans sa demeure, et prouva désormais à son mari, par une conduite affectueuse et paisible, qu'elle avait trouvé le Sauveur.

Dorothee usait généralement de fermeté envers les malades imaginaires, bien qu'elle eût pour eux le même amour que pour les autres. Le Seigneur lui avait montré lui-même comment elle devait s'y

prendre à leur égard. Elle essaya de guérir par ses prières l'une des premières malades de cette espèce qui lui fut amenée : comme son état empirait toujours, elle redoubla de supplications, joignant le jeûne à l'oraison, et s'était épuisée par ses efforts au point que son corps en était enflé, lorsque le Seigneur lui montra qu'elle devait essayer de la sévérité, et bientôt la malade fut guérie.

Notre amie prouvait par sa conduite et par son témoignage qu'elle attribuait toute gloire à Dieu seul.

Elle eut un jour la visite d'un pasteur qui lui demanda d'abord fort humblement : D'où proviennent tous ces miracles ? Quelle puissance avez-vous ? Elle répondit : « Rien ne se fait par nous, toutes ces guérisons du corps et de l'âme ont lieu uniquement par la force du sang de Christ. » Le ministre répartit : Je ne crois pas au sang de Christ. Dorothée répliqua : « Pour moi c'est trop peu de dire : je crois au sang ; non, son sang est l'élément de ma vie, et ce n'est que parce que Christ a donné son corps et son sang en sacrifice pour mes péchés que je subsiste et que ces choses s'accomplissent. »

Cette confession nous montre assez quelle était la force qui produisait de telles révolutions dans les âmes ; elle avait la vie en elle et pouvait la communiquer. Il est dit dans l'Écriture, que du corps de ceux qui croiront découleront des fleuves d'eau vive. Les linges des premiers disciples du Seigneur, leur ombre même exerçaient une influence salutaire, qui certes ne provenait pas de ces choses,

mais de la force de Christ. Il est donc aisé de se convaincre que l'action de Dorothee sur les malades ne tenait pas au magnétisme, comme on l'a beaucoup dit.

Voici quelques traits propres à faire revenir de bien des préjugés sur ce point.

On l'invita un jour à visiter une malade, au moment où elle se demandait avec angoisse si elle ne guérirait point en effet par quelque force magnétique, car comme une foule de personnes, entr'autres plusieurs ecclésiastiques, lui disaient qu'elle magnétisait, il lui importait d'arriver sur ce point à la certitude. Elle pria le Seigneur de ne pas guérir cette malade par son moyen, si ce moyen était le magnétisme, et de la guérir dans l'autre cas. Cette femme guérit en peu de temps.

Une autre fois, un Monsieur venant de la France ou de la Suisse française, demanda un entretien à M^{lle} Trudel. Il était malade, et tous les remèdes dont il avait fait usage ayant été infructueux, on lui conseilla de s'adresser à « l'établissement magnétique » de Männedorf; en même temps on lui indiqua comment il pourrait apprécier la force magnétique de M^{lle} Trudel. Après avoir fait ses expériences et assisté à une méditation religieuse, il repartit convaincu qu'il n'était pas venu dans une maison où l'on exerçât le magnétisme.

L'atouchement d'un magnétiseur causait à notre amie un malaise qu'elle n'éprouvait nullement, lorsque quelqu'un lui imposait les mains avec prière et au nom de Jésus.

La force magnétique qu'elle possédait, c'était

l'amour qui ne repousse aucun pécheur, même le plus misérable, mais qui les attire tous à Jésus, qui est le véritable aimant.

Un second orage éclata. Un médecin de Männedorf posa à l'inspecteur de santé du district la question de savoir si un pareil établissement pouvait être toléré dans le canton de Zurich. A la suite de cette démarche, une ordonnance du préfet la condamna à 150 fr. d'amende et lui prescrivit de renvoyer tous ses malades. Ne pouvant se soumettre à une telle décision, elle eut recours au tribunal du district, qui confirma la décision. Alors elle en appela au tribunal suprême à Zurich.

Les circonstances ne paraissaient pas favorables, et peu de personnes espéraient un acquittement. Mais notre amie se retira dans son cabinet et dit au Seigneur : « Vois, Seigneur, le conseil de santé et le préfet m'ordonnent de renvoyer mes malades, mais je sais qu'il ne faut obéir qu'à toi; montre-moi dans ta parole ce que tu me commandes de faire. » Elle tira, dans la foi, ces passages :

« Un édit est fait de ma part que dans toute l'étendue de mon royaume on ait de la crainte et de la frayeur pour le Dieu de Daniel, car c'est le Dieu vivant, et qui demeure à toujours, et son royaume ne sera point dissipé, et sa domination sera jusqu'à la fin. »

« Il sauve et il délivre, et il fait des prodiges et des merveilles dans les cieus et sur la terre, tellement qu'il a délivré Daniel de la puissance des lions. » Daniel, vi, 26, 27.

Dès lors elle attendait avec courage le jour du

jugement: Si Dieu est pour nous, contre nous qui sera? M. Spöndlin, avocat à Zurich, s'était offert avec empressement pour plaider notre cause. Le Seigneur l'aida et inclina les cœurs des juges, qui prononcèrent l'arrêt suivant:

ARRÊT.

Extrait du protocole de la section pénale du tribunal suprême du canton de Zurich.

13 novembre 1861.

Ont paru à la barre, ensuite des citations à eux adressées: Maître Spöndlin, avocat, au nom de Demoiselle Dorothee Trudel, de Männedorf, âgée de 47 ans, célibataire, accusée et appelante, et M. le Procureur général Honegger appelé;

Pour cause d'infraction à la loi médicale:

La Cour, après avoir examiné les pièces et entendu les parties, vu le jugement rendu en première instance et considérant:

1° Que le tribunal du district de Meilen a déclaré, par sentence du 28 septembre de la présente année, M^{lle} Trudel coupable d'infraction à l'article 1^{er} de la loi médicale, et en conséquence l'a condamnée à une amende de 150 francs et aux frais.

2° Que le défenseur de l'accusée a demandé aujourd'hui un arrêt d'acquiescement comme non coupable.

3° Que la partie publique a demandé la confirmation du jugement rendu en première instance.

Considérant de plus:

1° Que la loi médicale, article 1^{er}, défend à quiconque d'exercer la médecine, et généralement de se charger de la guérison des maladies, sans en avoir

obtenu l'autorisation légale ; puis, article 40, soumet l'établissement des maisons de santé et spécialement des maisons destinées à recevoir des aliénés, à l'autorisation de la Direction médicale ; que dès lors le seul point à examiner est de savoir si l'on peut imputer à l'accusée quelque action qui puisse être considérée comme une infraction condamnable à ces dispositions, interprétées non d'une manière purement littérale, mais suivant l'esprit de la loi.

2^o Que malgré d'exactes recherches, il ne s'est produit aucun indice que la Demoiselle Trudel, dont toutes les démarches ont été manifestement observées depuis plusieurs années, ait jamais usé à l'égard d'aucun malade d'aucuns remèdes vrais ou prétendus, à l'intérieur ni à l'extérieur ; que bien plutôt il ressort de l'enquête avec certitude que l'accusée a reçu des malades dans son domicile, pour en prendre soin, pour pratiquer avec eux des exercices de dévotion, et pour prier avec eux en leur imposant les mains et en les oignant d'huile commune, ce qui n'avait à ses yeux, selon toute probabilité, qu'une signification symbolique et pour implorer la guérison de Dieu, — tout autant d'actions qui ne sauraient être considérées, de quelque façon qu'on les apprécie d'ailleurs, que comme l'effet de tendances et de principes religieux, comme une espèce de cure d'âmes pastorale, et qui ne permettent pas de supposer que l'accusée ait eu l'intention d'empiéter sur les fonctions réservées par la loi aux seuls médecins patentés, et cela d'autant moins qu'il est établi que l'accusée n'a point interdit sa maison aux médecins, mais qu'elle les y a laissé pénétrer sans obstacle, lorsque ses malades ou leurs parents le désiraient, ce qui fut le cas notamment pour M. le Dr Treichler, dans le cas qui a fait surgir le procès actuel, la Demoiselle Trudel

ayant même, en certains cas, conseillé spontanément d'appeler un médecin, par exemple pour la veuve Suzanne Zolliger, née Schnorf.

3° Qu'il n'est pas admissible que le législateur ait voulu prévoir et déclarer punissables par l'article 1^{er} des cas de l'espèce toute particulière dont il s'agit ici, puisque :

a) L'indication et la délivrance de remèdes dits de maison sont rarement poursuivies, quoiqu'elles constituent une immixtion dans l'exercice de l'art médical et un danger pour la santé et la vie des ressortissants de l'état, bien plutôt que la prière et l'imposition des mains, actes considérés jusqu'ici par l'opinion publique comme des fonctions pastorales et non comme des opérations médicales ;

b) La direction médicale elle-même (article 72 de son mémoire), ne trouve ni délit, ni contravention dans le fait de porter accidentellement secours à un malade, ce qui ne peut s'entendre ici que d'une sorte d'assistance médicale. Cette Direction ne prétend point non plus interdire aux parents, aux amis, au pasteur du malade d'essayer de calmer ou de guérir ses maux par la prière ; elle paraît ne trouver la conduite de l'accusée punissable que parce qu'elle fait profession de ces soins, parce qu'elle y consacre sa vie, tandis qu'en réalité on ne saurait comprendre comment des actes qui en eux-mêmes et isolément ne constituent point une violation de la loi médicale, viendraient à prendre ce caractère pour être exercés par un grand nombre de personnes.

c) Lors même qu'on n'attribuerait qu'une importance nulle ou minime aux très nombreux certificats privés, attestant le bien fait par l'accusée, il reste constant tout au moins que l'enquête n'a pu constater aucun cas dans lesquels ses soins aient eu des suites

fâcheuses, et que sur la foule de personnes qui ont séjourné dans l'établissement de la Demoiselle Trudel depuis nombre d'années, il n'en est pas une qui se soit plainte ou dont la famille se soit plainte du traitement qu'elle y aurait subi.

d) Aucun fait ne vient à l'appui de l'allégation de la Direction médicale (article 72 de son mémoire), portant que des malades auraient été frappés de coups, et quant à la camisole de force, on ne voit pas qu'elle ait été appliquée sans juste raison, le médecin lui-même en ayant approuvé l'emploi à l'égard d'Anna Hungerbühler (à l'occasion de laquelle la cause a surgi), la nécessité en étant du reste évidente.

e) Si les autorités sanitaires avaient réellement estimé la conduite de l'accusée illégale et punissable, elles n'auraient pas attendu plusieurs années avant de poursuivre.

4° Que, tout comme dans un tel état de choses on ne saurait déclarer punissables les efforts de M^{lle} Trudel pour agir sur les malades par la prière et par l'imposition des mains, de même il serait exagéré de lui imputer une contravention à l'article 40 de la loi sanitaire, puisque tout fait voir que l'établissement dirigé par elle ne saurait être assimilé à une maison de santé telle que la loi les a en vue, mais qu'il est essentiellement destiné à servir les idées religieuses de l'appelante et des personnes de son opinion, efforts qu'il serait contraire à l'esprit de notre siècle en général, et particulièrement d'une république libre de vouloir étouffer par des peines de police.

5° Que si la direction médicale signale l'insuffisance des localités et des installations de la maison Trudel et les dangers qui en résultent, il y a lieu d'observer que notoirement les installations et les localités de l'hospice cantonal d'aliénés laissent également beau-

coup à désirer, et qu'il ne faut pas perdre de vue l'extrême difficulté qu'éprouvent dans le temps présent les pauvres et les gens peu fortunés à placer les aliénés à leur charge dans des hospices ou chez des médecins patentés; tellement qu'à ce point de vue l'établissement de la Demoiselle Trudel, où des malades pauvres sont reçus, soit à des prix excessivement bas, soit même sans aucun paiement, et y trouvent la nourriture, des soins et un accueil bienveillant, ainsi qu'il est officiellement constaté, a certainement son côté avantageux, de sorte que déjà pour ce motif, il est extrêmement douteux que le législateur ait entendu frapper d'une pénalité des faits comme ceux dont il s'agit.

A l'unanimité prononce :

La Demoiselle Trudel n'est pas coupable d'une contravention de police et en conséquence :

Décide à l'unanimité :

1° Que la Demoiselle Trudel est acquittée.

2° Que les émoluments de première et de seconde instance seront restitués par l'Etat.

3° Que le présent décret sera communiqué au tribunal du district de Meilen, en lui retournant les pièces, ainsi qu'au Procureur Général.

Quelle ne fut pas la joie de cette servante du Seigneur en voyant exaucées les prières qu'elle avait adressées au Seigneur avec tant d'instance pour que les juges ne chargeassent pas leur conscience d'une iniquité. Des chants de louange et d'actions de grâces retentirent dans la maison, et elle se remit à l'œuvre avec bonheur.

Dieu prit soin de témoigner d'une autre manière encore que cette œuvre était la sienne. Souvent l'argent semblait manquer, mais à l'heure du paiement il arrivait toujours. Une fois même, Dieu vint en aide à l'œuvre par le moyen d'un adversaire qui offrit de prêter de l'argent. Dans un autre besoin pressant, il rentra de Hollande une somme de trois mille francs sur laquelle on ne comptait plus. Un jour on allait contracter un emprunt pour payer le boulanger, quand il arriva 250 fr. destinés par le donateur à payer l'amende prononcée par le tribunal de Meilen, et en cas d'acquiescement, à acheter du pain.

Le procès dura de mars jusqu'en novembre 1861. Plusieurs journaux en parlèrent, et firent ainsi connaître au loin l'œuvre de Männedorf. Les demandes d'admission se multiplièrent alors tellement qu'on ne put en accueillir qu'une faible partie. Bien des gens savaient que M^{lle} Trudel avait le cœur trop tendre pour renvoyer personne, aussi au lieu de s'annoncer, on arrivait avec des malades souvent hors d'état de retourner chez eux.

Ainsi s'approchèrent les fêtes de Noël, qui devaient être particulièrement bénies pour notre amie. On pouvait lui appliquer à la lettre cette parole du Psalmiste : « La vierge solitaire a plus d'enfants que l'épouse. »

Ceux qui avaient reçu des grâces à Männedorf aimaient à y revenir pour les jours de fête; les enfants de l'école du dimanche attendaient impatiemment le soir du 24 décembre, ils savaient qu'on leur donnait des présents ce jour-là. C'é-

taient des traités religieux, à quelques-uns le recueil des sermons de Hofacker. Ces présents étaient choisis par un ami éclairé, et la libéralité de plusieurs personnes permettait de les répandre en assez grand nombre. Lors de cette dernière fête, un compagnon d'œuvre de M^{lle} Trudel lui conseilla de ne distribuer les dons que quinze jours plus tard, afin d'éviter quelques abus, car très probablement plusieurs enfants ne venaient qu'en vue des étrennes; mais elle ne put pas se résoudre à priver les enfants de ce plaisir et à s'en priver elle-même. Elle se trouva avec la plus grande joie au milieu de ces jeunes âmes, dont plusieurs ont reçu sans doute une impression durable de son amour.

Son dernier jour de l'an fut accompagné d'une bénédiction sensible, mais sévère. La nuit précédente, elle avait tiré au sort ces passages :

« Aussi d'entre tous mes fils (car l'Éternel m'a donné plusieurs fils), il a choisi Salomon mon fils, pour s'asseoir sur le trône du royaume de l'Éternel, sur Israël. » I Chron. 28, v. 5.

« Quiconque voudra sauver sa vie, la perdra : mais quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi et de l'Évangile, il la sauvera. » Marc 8, v. 35.

On put lire sur sa figure sérieuse l'impression que produisirent sur elle ces deux textes. On le comprit mieux encore le 21 juillet, quand elle fit sur l'un de ces chapitres la méditation dont on trouvera plus loin un extrait. Depuis ce jour elle redoubla, s'il est possible, de zèle et d'activité, voulant être fidèle jusqu'à la fin. Elle avait réfléchi à cette parole : « Travaillez pendant qu'il est jour, car la

nuit vient où personne ne peut travailler. Ce qui nous montra combien elle se préparait à un départ plus ou moins rapproché, ce fut son insistance à s'arranger avec sa sœur, pour transmettre légalement ce qu'elle possédait à Samuel Zeller, son compagnon de travail depuis assez longtemps; donation qui eut lieu dès le mois de mai. Dorothee savait bien que celui-ci ne consacrerait sa fortune qu'à l'avancement du règne de Dieu, et cette donation lui paraissait nécessaire pour qu'un établissement si béni jusqu'alors, pût subsister après elle.

Dans son activité inquiète, elle s'oubliait complètement elle-même. En voici un exemple :

Un jour où elle avait vaqué à ses occupations et fait des visites dans le village, elle rentra tard à la maison, et s'aperçut seulement alors qu'elle n'avait pris aucune nourriture depuis le déjeuner. L'office était fermé et elle ne voulait réveiller personne, elle cherchait çà et là un morceau de pain. Tout à coup elle s'arrêta, regrettant d'avoir eu un tel désir et de n'avoir pas commencé par prier; elle en demanda pardon à genoux, et cette prière la restaura tellement, que sans penser davantage à sa faim, elle se rendit auprès d'une malade avant d'aller chercher le repos.

Plus la belle saison avançait, plus il se présentait de nouveaux hôtes; nombre de voyageurs, surtout d'Allemands, désiraient faire connaissance de cette Dorothee Trudel qui avait renoncé à elle-même. Ils venaient la voir, et plusieurs profitèrent de ses entretiens. Mais tout cela l'obligeait à prolonger jusque fort avant dans la nuit ses visites aux malades de la maison.

Cette grande et douce tâche fut augmentée dès le commencement de l'été, par la construction d'une nouvelle maison destinée à loger les aliénés et à contenir une vaste salle pour le culte. Cette entreprise ayant absorbé tout le temps de M. Zeller, Mutterli dut tenir presque toutes les réunions. Comme l'avalanche, une fois détachée, augmente de poids à mesure que sa rapidité s'accroît, ainsi se pressaient les devoirs tellement qu'il paraissait impossible qu'elle pût continuer son travail sur le même plan. L'énormité de sa tâche l'avait déjà tellement épuisée qu'elle était obligée de s'arrêter au milieu de ses prédications pour demander à Dieu des forces par une prière muette, et comme le plus grand des encouragements qu'elle pût recevoir était la conversion d'une âme, elle osa demander un jour d'être fortifiée de cette manière. Après cette réunion, une personne vint lui annoncer qu'elle avait enfin éprouvé le pardon de ses péchés et goûtait déjà le bonheur de l'amour de Dieu.

En écoutant sa parole sérieuse et ardente, on ne pouvait s'empêcher d'être surpris de l'expression d'amour qui brillait sur son visage. Ayant un jour à parler sur l'un des textes qui lui étaient échus au Nouvel-an, elle dit entr'autres :

« Je comprends mieux aujourd'hui qu'au Nouvel-an le texte qui m'est échu en partage. Ce n'est point par hasard que tout ce chapitre m'a été adressé; entr'autres ce trait: que David remit toutes choses à son fils.

« Il y a déjà longtemps que j'ai remis ma per-

sonne au Seigneur, mais cette année j'ai fait passer mon bien temporel à Samuel, qui ne l'emploiera pas pour lui-même, mais pour le bien des âmes. Etre détaché de sa propre vie, tel doit être notre mot d'ordre, puisque Jésus a donné sa vie pour nous ; ne vous ménégez point, puisque Jésus s'est oublié. Il faut persévérer dans cette voie et y tenir ferme. Cet établissement n'est pas une œuvre d'homme, il appartient au Seigneur. Que le Seigneur reste le Père, le Médecin et le Prêtre, un et tout dans cette maison, alors nous n'aurons pas à nous inquiéter de la jeunesse du serviteur qu'il s'est choisi. »

« Verset 8. *Ils mirent aussi les pierres précieuses que chacun trouva chez lui, au trésor de la maison de l'Eternel, entre les mains de Jéhiel guerçonite.*

« Verset 9. *Et le peuple offrait avec joie, volontairement : car ils offraient de tout leur cœur, leurs offrandes volontaires à l'Eternel, et le roi David eut une fort grande joie.*

« Nous devons louer Dieu tous les jours. Nous ne sommes vraiment disciples des apôtres que si nous pouvons rendre grâce au Seigneur par tous les temps, dans les bons et dans les mauvais jours. Combien j'ai eu honte en considérant Paul et Silas dans la prison, louant Dieu dans les fers, et saint Pierre dormant d'un paisible sommeil, lié de chaînes, entre deux soldats.

« Ceux qui sont encore enchaînés par des liens intérieurs, doivent aussi louer Dieu comme Paul et Silas, et leurs chaînes tomberont. Si ceux qui se plaignent toujours de ne faire aucun progrès, se

soumettaient à la parole de Dieu, s'ils savaient lui rappeler ses promesses, les choses changeraient nécessairement. Nous avons un Dieu qui ne repousse personne, criez à lui ! Louez le Seigneur qui brise les chaînes et qui a des grâces même pour ceux qui l'abandonnent. Oh ! ne vous lamentez donc plus.

« Verset 10. *Après cela David bénit l'Eternel en présence de toute l'assemblée, et dit : O Eternel ! Dieu d'Israël notre père, tu es béni de tout temps et à toujours !*

« Verset 11. *O Eternel ! c'est à toi qu'appartient la magnificence, la puissance, la gloire, l'éternité et la majesté ; car tout ce qui est aux cieux et sur la terre est à toi. O Eternel ! le royaume est à toi, et tu es élevé sur toutes choses.*

« Mon plus ardent désir est qu'il ait en tout temps la première place dans nos maisons et dans nos cœurs. Mes enfants ne doivent rien estimer au-dessus de lui, et doivent lui donner toute gloire. Je mets toute ma confiance en lui pour l'avenir de mes enfants. Qu'ils s'abandonnent à sa protection, et reçoivent tout de sa main, et qu'ils sachent que si jamais ils se détournent de lui, il est puissant aussi pour les écraser.

« Je veux que mes enfants restent étrangers et voyageurs ici bas ; citoyens là-haut chez leur Père. Ne tenez à rien de terrestre, et gravez dans votre cœur cette vérité, que notre vie n'est qu'une ombre sans consistance. Ne désirez jamais rien en vue d'elle. Le Seigneur me fasse la grâce de ne regarder jamais qu'à Lui, de n'écouter jamais ceux qui

me disent de me ménager. Qu'ils se ménagent seulement, ils feront quelque chose de beau. Avec toutes mes peines et toutes mes veilles je suis plus forte maintenant encore que le jour où je me suis consacrée à son service.

« Verset 17. *Et je connais, mon Dieu, que c'est toi qui sondes les cœurs, et que tu prends plaisir à la droiture; c'est pourquoi j'ai volontairement offert, d'un cœur droit, toutes ces choses, et j'ai vu maintenant avec joie que ton peuple, qui s'est trouvé ici, t'a fait son offrande volontairement.*

« Verset 18. *O Eternel! Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël nos pères, conserve à toujours cette inclination des pensées du cœur de ton peuple, et dispose leurs cœurs vers toi!*

« Moi aussi je veux dire: Conservé-moi à toujours cette inclination de me dévouer avec joie. Si tu n'avais pas écrit dans ton cœur tous les noms de ceux qui sont inscrits pour qu'on prie pour eux, je m'effrayerais à chaque lettre qui nous arrive. Comment penser particulièrement à chacun d'eux, sans en point oublier; comment prononcer tous leurs noms? — Mais le Seigneur exauce aussi sans les noms. — La première fois qu'il fallut renvoyer nos malades (déchirant souvenir), le Seigneur m'accorda, au milieu de mes larmes, une consolation de ce genre. On m'adressa de Zurich la demande instante d'intercéder pour un enfant qui avait depuis des années un esprit malin, et qui se trouvait malade à la mort, afin qu'il ne partit point avant d'être délivré. En priant pour lui, je n'ai jamais prononcé son nom, et cependant un mois plus

tard on nous écrivit qu'au moment où la demande avait dû nous parvenir, l'enfant s'était écrié : Mère, on prie pour moi. Trois semaines plus tard il était mort dans la paix.

« Mais ne faites pas de mes prières un appui pour vous, priez vous-mêmes, comme si personne n'intercédaient en votre faveur, alors tout ira bien.

« Verset 19. *Donne aussi un cœur intègre à Salomon mon fils, afin qu'il garde tes commandements, tes témoignages et tes statuts, et qu'il fasse tout ce qu'il faut faire, et qu'il bâtisse le palais que j'ai préparé.*

« Donne un cœur droit à mon fils Salomon. » Si je ne croyais pas que le Seigneur s'était réservé le cœur de mon Samuel, de telle sorte qu'il suivra sans broncher le chemin que Dieu lui a tracé, je regarderais avec anxiété la tâche que je lui laisse. Il lui donnera la force nécessaire pour accomplir ce qu'il a commencé.

« Verset 22. *Et ils mangèrent et burent ce jour-là devant l'Éternel, avec une grande joie, et ils établirent roi pour la seconde fois, Salomon fils de David, et ils l'oignirent en le consacrant à l'Éternel, pour être leur conducteur, et Tsadok pour sacrificateur.*

« La nouvelle alliance est bien plus magnifique : elle nous appelle tous à la royauté. Des grâces particulières étaient communiquées aux rois par l'onction. Si nous appartenons réellement à la sacrificature royale, pourquoi n'obtiendrions-nous pas par l'onction de l'Esprit la puissance de guérir les malades au moyen de l'imposition des mains et par la prière ? Si nous ne portons pas seulement le

costume des Lévites, mais si nous sommes oints de corps et d'âme, si nous nous donnons nous-mêmes pour être les vases de sa grâce, alors c'est son affaire de bénir nos efforts.

« Puissions-nous être bien décidés à ne plus rien faire que ce que Dieu lui-même veut qui soit fait; alors ce jour sera pour nous tous un beau jour de naissance. »

A cette époque, notre amie éprouvait de grandes douleurs spinales, qui devenaient parfois intolérables pendant les réunions de culte qu'elle tenait. Elle reconnut que c'était l'œuvre du tentateur, et lui dit: « Quand même tu ferais pis encore, je resterais à mon poste. » Elle devait si souvent chercher sa force en Haut, par la prière, qu'elle ne suivait plus elle-même le fil de son discours, et un jour elle fut grandement surprise quand on lui répéta ce qu'elle avait dit. Mais l'Esprit la soutenait si bien que ses homélies d'alors sont parmi les plus touchantes, et qu'elles en ont réveillé et vivifié plusieurs.

La saison devenait étouffante, et dans la maison aussi on se sentait sous un poids que je ne saurais nommer. L'étendue de nos occupations, la ferveur du travail n'absorbaient pas assez notre attention pour empêcher entièrement de pressentir l'approche d'un orage: la foudre éclata, la droite du Seigneur la guida et les suites en furent bénies. Depuis quelques semaines déjà, une fièvre nerveuse assez maligne sévissait dans un village voisin, quand l'ange étendit son épée sur Männedorf.

Une jeune fille tomba malade, elle succomba malgré les secours de l'art, et bientôt la maison d'où sortait cette première victime fut un vrai lazaret. Au nombre de ces premiers malades était une jeune femme qui avait suivi l'école du dimanche de M^{lle} Trudel : celle-ci la chérissait, et sans se préoccuper de la contagion, lui faisait de fréquentes visites qui s'étendirent à un voisin atteint bientôt du même mal. Les forces de notre amie diminuaient visiblement, tandis qu'elle témoignait un amour toujours grandissant par ses paroles et par ses actes. Sa constante exhortation était : « Soyez fidèles, attachez-vous à Dieu seul. » — Ne vous attachez à aucune créature, ne vous attachez point à moi, disait-elle fréquemment. Pensez à Jésus et non pas à ses chétifs instruments, qu'il peut vous retirer à chaque minute. »

Le dimanche qui précéda sa maladie, elle parla avec une force particulière dans la réunion du matin. Elle fit encore le culte des enfants et le dernier culte du soir. Pendant celui-ci, il se faisait dans la salle attenante une méditation biblique en français. Une dernière fois les cantiques en ces deux langues se mêlèrent et montèrent ensemble à l'envi, vers ces demeures transparentes où retentit l'invocation : Saint, Saint, Saint !

Pendant la réunion de cinq heures, où assistent chaque dimanche beaucoup de personnes du dehors, elle écouta retirée dans un cabinet, une exhortation sur le premier chapitre du Cantique des Cantiques. Elle était toute joyeuse d'entendre prêcher la parole de Dieu. Tel fut le dernier dimanche

où il lui fut donné de travailler dans son office. En ce jour encore elle avait éprouvé la force qui se manifestait souvent dans sa maison durant le jour du Seigneur. Temps de bénédictions, où l'on est abondamment nourri de la manne de la nouvelle alliance, où les heures qui suivent le service divin ne se consomment point en vaines paroles, en allées et venues inutiles, en amusements d'une chair qu'on ne veut pas sérieusement mortifier, ni dans ces petits entretiens où l'on passe aux verges les gens dont le caractère ne nous revient pas. Lorsque, pour satisfaire aux visiteurs qui arrivaient et partaient incessamment, on faisait une méditation biblique à huit heures et demie, une réunion de prières à dix heures, un nouveau culte à une heure, à trois heures un catéchisme biblique aux enfants, à cinq heures une autre explication pour les adultes, enfin à huit heures du soir, une double réunion pour les hôtes de langue française et de langue allemande, il ne restait guère de temps pour les futilités.

On a souvent reproché à Dorothee que ces cultes étaient trop multipliés, mais ce ne pouvait jamais être trop pour elle, qui rencontrait chez la plupart des assistants si peu d'entrée sérieuse dans la Parole de Dieu, si peu d'intelligence du plan de Jésus-Christ pour guérir nos âmes, et qui n'avait en vue que l'avantage et le bonheur du prochain. Elle voulait offrir toujours; chacun était libre de venir ou de rester chez soi.

Le mardi 12 du mois d'août, elle fit une de ses dernières visites de malades au dehors. Un de ses

compagnons nous a conservé quelques détails sur cette promenade : « Le temps passait vite sur le bateau à vapeur, la conversation était nourrie. Notre mère trouva un grand plaisir à s'entretenir avec une femme aveugle, qui avait bu de cette eau dont notre Sauveur parlait à la Samaritaine et qui savait par son expérience que les paroles de ce divin Maître sont esprit et vie, et qu'elles communiquent la vie à qui les reçoit d'une foi simple et docile. Depuis B., nous suivîmes la grande route le long du lac. On parla des expériences intimes que Dieu avait fait faire à quelques fidèles ; on s'entretint des formes diverses que prend l'esprit chrétien dans les différents âges ; comment les jeunes gens bouillonnent et fermentent, répandant la vie autour d'eux, tandis que les chrétiens plus âgés, plus expérimentés, sont posés, de peu de paroles, et qu'ils exercent une influence modérée, mais constante et sûre. Puis on en vint à résumer ce qui avait été dit dans la réunion française du dimanche soir ; notre mère s'en réjouit beaucoup, et surtout de ce mot : que les tonneaux pleins ne résonnent pas quand on les frappe. Les arbres étayés de toutes parts pour supporter le poids de leurs fruits, lui faisaient un grand plaisir, elle y cherchait une image du vrai chrétien. Un de ses enfants en esprit lui dit : Il est pourtant permis d'en avoir, de ces bâtons qui soutiennent les fruits. « Point d'autres, » répondit-elle, et poursuivant, « il est pourtant beau d'être ainsi chargé de fruits. » Nous ne pensions point alors que notre arbre chéri casserait sitôt sous le poids de ses richesses, avant ses frères états.

Les visites terminées, elle reprit le chemin de la maison, elle avait vu Zurich pour la dernière fois.

Le samedi 16 août, elle fit sa dernière improvisation, elle fut sérieuse et véhémence. Un assistant nota les traits qui suivent :

« Psaume 97, v. 1. *L'Éternel règne, que la terre tressaille de joie, et que toutes les îles se réjouissent.*

« Nous savons que les sujets d'un roi lui doivent une obéissance ponctuelle. Si nous exécutions avec autant de soin les commandements de notre Roi céleste, nous serions bien heureux. Sondons-nous bien nous-mêmes, pour savoir si nous sommes des âmes fiancées à Dieu. Celles-ci sont encore bien plus intimement liées avec leur Seigneur, et lui doivent une obéissance encore plus précise qu'un monarque n'en peut attendre ici-bas de ses premiers serviteurs.

« Verset 2. *La nuit et l'obscurité sont autour de lui, la justice et le jugement sont la base de son trône.*

« Dès qu'une âme est placée sous le sceptre de ce Roi plein d'amour, dès que ce Roi est descendu en elle, elle est heureuse. Je n'en ai point vu encore qui eût ni le goût de rire, ni celui de gémir. Le plus grand plaisir de telles âmes, c'est que leur souverain établisse sa domination dans d'autres âmes. Si longtemps que nous ne sommes pas encore fiancés à Dieu, si longtemps que nous marchons dans notre justice, si longtemps que nous sommes habillés de nos vertus, les nuages et l'obscurité nous environnent. Il faut qu'une fois nous passions en jugement, si ce n'est pas ici, ce sera là.

Quand, après tant d'années de piété, le Seigneur m'a mandé à sa barre, je n'ai su que prier : « Oh
« que Dieu ne laisse mourir aucun chrétien avant
« qu'il ait reconnu sa propre justice dans tout ce
« qu'il a fait sans que l'Esprit de Dieu l'ait fait. »
J'ai déjà vu souvent la mort de près, sans m'imaginer jamais que j'eusse fait quelque chose en ma vie où le Seigneur pût prendre plaisir, je n'ai pu que lui rendre grâce de ne m'avoir pas mise en enfer. Tous, il nous importe d'être sûrs que nous avons dépouillé la propre justice.

• *Verset 3. Le feu marche devant lui, et embrase de tous côtés ses ennemis.*

• *Verset 4. Ses éclairs brillent par tout le monde, et la terre tremble en le voyant.*

• *Verset 5. Les montagnes se fondent comme de la cire, à cause de la présence de l'Eternel, à cause de la présence du Seigneur de toute la terre.*

• *Verset 6. Les cieux annoncent sa justice, et tous les peuples voient sa gloire.*

• Ses yeux sont des éclairs qui nous découvrent tout, quand ils nous regardent; on se fait horreur à soi-même. Mais rien n'est plus magnifique que de sentir les montagnes de péché fondre au souffle de son amour. Quand on a vraiment appris ce que c'est que de recevoir du Seigneur le don de sa justice, alors on ne peut plus ouvrir la bouche que pour le glorifier devant tous ceux qu'on rencontre, alors on n'a plus d'autre désir que de mourir pour son service et pour l'amour de Lui.

• *Verset 7. Que tous ceux qui servent les images et qui se glorifient dans les idoles, soient confus. Vous, tous les dieux, prosternez-vous devant lui.*

« Nous avons besoin de grandes lumières pour en venir à ne plus servir aucune idole. Si nous ne réglons tellement notre activité tout entière que Dieu y soit constamment le principal, l'issue tournera infailliblement à notre honte. Des idolâtries, il n'en manque pas. Que de mères se font de leurs enfants des idoles. Elles le font toutes, quand elles se préoccupent d'autre chose que de leurs âmes. La mère qui voit son enfant pécher et qui n'essaie pas, pour le corriger, toutes les sévérités de l'amour, sera frappée.

« *Verset 8. Sion l'a entendu et s'en est réjouie, et les filles de Juda ont tressailli d'allégresse à cause de tes jugements, ô Eternel.*

« Dieu parle lui-même à Sion. Les vrais enfants de Sion ne trouvent jamais à se plaindre du gouvernement de Dieu, ils s'en réjouissent toujours. Il conduit chacun précisément comme il en a besoin. Celui qui se laisse détacher de lui-même par l'Esprit de Dieu, et qui ne se soucie plus des répugnances du vieil homme, celui-là fera l'expérience qu'aujourd'hui encore notre Dieu est le Créateur. Quand la Bible s'ouvrit à moi, je ne pus pas comprendre que je l'eusse lue si longtemps sans y rien voir. Demandez-lui de vous ouvrir la Bible. On prie beaucoup pour recevoir le don du Saint-Esprit. Il faudrait demander d'abord qu'il nous prépare à pouvoir le recevoir, en nous découvrant la laideur et la méchanceté de notre cœur, en nous révélant son amour. Ne me dites pas que vous aimez le Seigneur, aussi longtemps que vous prononcez tant de paroles inutiles.

« Verset 10. *Vous qui aimez l'Eternel, haïssez le mal; car il garde les âmes de ses saints, et il les délivre de la main des méchants.*

« Il faut que notre cœur se remplisse de haine et de dégoût pour le péché. Les seuls régénérés sont vainqueurs du monde. Lorsqu'on n'est pas encore régénéré on se dit : « pourvu que ce soit la volonté de Dieu, que je ne succombe pas, » mais ceux qui sont nés de nouveau, n'ont pas besoin de se garder eux-mêmes, car le Seigneur garde les âmes de ses saints. Si je reste en Lui, Il reste en moi, il faut seulement que la volonté d'appartenir à cet ordre des saints soit en nous sérieuse. Si fallait regarder à moi, à mes forces, je sais bien que je ne pourrais pas subsister toujours. Le chrétien ne vit que de grâce; mais ce n'est pas de parler de grâce qui fait l'affaire; la grâce c'est que la force du sang de Jésus habite en nous, tellement que nous puissions le servir dans une vie nouvelle. S'il en est ainsi, si nous appartenons aux vrais convertis, ayons toute confiance. Quand la vraie force magnétique est en nous, nous pouvons mener une conduite irréprochable au milieu de la société la plus dépravée; même au milieu des loups, le péché ne saurait nous atteindre. Si tu trouves le mal en toi, c'est ta faute. Dépouille alors ces apparences de piété qui trompent ton frère. Nous ne pouvons suivre assez consciencieusement la parole de Dieu.

« Verset 11. *La lumière est semée pour le juste, et la joie pour ceux qui ont le cœur droit.*

« Il n'est pas dit que le soleil ne se couchera jamais pour les justes, et que ses rayons les réchauf-

feront toujours, mais ils sont contents quoique Dieu leur envoie. Et lorsque Dieu nous enveloppe de nuages et de bronnillards, c'est pour nous faire rentrer d'autant plus en nous-mêmes; on ne pourrait pas être toujours dans la lumière, on en deviendrait orgueilleux. Dans la nature, les nuages et les bronnillards fertilisent le sol, de même, les ombres spirituelles servent à l'âme.

• Verset 12. *Vous justes, réjouissez-vous en l'Eternel, et célébrez la mémoire de sa sainteté.*

• Plus on se laisse conduire par Jésus, plus on entre en communion avec Lui, et plus on apprend à connaître sa grandeur et sa majesté. Plus on haïra ce qui n'est pas de Dieu, plus en revanche on sentira d'amour pour ceux qui n'ont pas encore ce bonheur et dont la vie est une ivresse, car celui qui n'est pas encore affranchi est plongé dans l'ivresse. »

Mettant ses paroles en action, elle se rendit encore, après sa réunion, auprès de tous les malades, à l'exception des aliénés : puis elle dit : « Il me semble que j'ai pris congé de tous; pourtant je regrette bien de ne pas avoir vu les aliénés. » Après quelques instants de repos, elle essaya d'écrire une lettre, mais elle sentit qu'elle en était incapable. « Je ne pense pas, dit-elle, que le Seigneur me laisse longtemps malade; quand il voudra me reprendre à lui, il me rappellera subitement, je le crois, de mon champ d'activité. »

Elle se coucha à cinq heures du soir et eut une

mauvaise nuit, mais le Seigneur lui accorda un dimanche paisible.

Le lundi après-midi, au moment où elle venait d'inviter un de ses enfants à prier, elle l'interrompit en disant : « Attends un peu; il faut que je m'asseye, pour pouvoir souffler. » Son enfant, la soutenant dans ses bras, continua sa prière à demi-voix, pensant qu'elle allait expirer. La prière achevée, elle joignit les mains et dit à haute voix : « Seigneur, tu sais quel amour m'attache encore à mes enfants. Si tu veux me retirer, je t'offre cet amour que je leur porte; je ne ferai point d'objection; mais tu peux me rendre des forces, si tu veux me conserver plus longtemps à ceux que j'aime. » Elle se sentit fortifiée après cette prière. Mais le soir, ayant le gosier desséché par la fièvre qui augmentait, elle s'écria : « Si le Seigneur ne m'aide miraculeusement, j'étoufferai. » A trois heures du matin la crise se renouvela, mais de nouveau elle fut soulagée par la prière d'un autre de ses enfants appelé auprès de son lit. Elle parla encore à une aliénée qui avait souvent de violents accès de désespoir, et la supplia avec beaucoup d'affection de ne pas lui faire le chagrin de douter de l'amour de Dieu, ce qui était, lui dit-elle, le plus grand des péchés.

Restée seule, elle pleura, et comme les survenants la questionnaient, elle leur dit : « J'aurais bien voulu ne pas précéder ma sœur et E. — Ne vous négligez jamais à leur égard. » — Puis s'adressant à Nettli : « N'est ce pas tu me promets de seconder toujours ton frère S. » Elle dit aux assistants :

« Cette maladie est un jugement, il fallait que le jugement commençât à s'exercer sur la maison de Dieu. »

Pendant l'après-midi elle fut comme sans connaissance, mais en réalité, elle voyait bien ce qui se passait autour d'elle. Quelques mots de loin en loin nous montraient ce qui occupait ses pensées. Son esprit se tournant vers les photographies, elle dit : « Chers enfants, éloignez ces portraits; contremandez ma lithographie qui est en ouvrage; il ne faut pas qu'on la finisse. Les portraits sont des agrafes qui nous attachent aux créatures, quand même on ne s'en défie pas; il n'est pas permis de s'attacher à quoi que ce soit. »

La nuit suivante fut à peu près pareille; elle revint souvent sur l'idée que les paroles inutiles sont un affreux péché.

Le mercredi 20 août, à quatre heures du matin, Nettli, qui s'était couchée vers minuit et demi, revint vers son lit. Elle lui dit : « Vous allez perdre votre mère, ne me touchez plus, je ne veux pas vous exposer à la contagion. » Elle se tourna contre la muraille en disant : priez; puis, croyant que sa dernière heure était arrivée, elle demanda à voir les autres enfants afin de prier une fois encore avec eux, et de leur faire ses adieux ensuite. — Il est malaisé de dire ce qui se passa dans nos cœurs, lorsqu'on vit qu'il s'agissait réellement de quitter cette amie qui naguère encore s'employait si fidèlement pour chacun. L'immense douleur de la séparation prochaine, la gratitude envers Dieu pour nous avoir si longtemps conservé notre mère et pour

toutes les bénédictions que nous avons reçues par son moyen, une crainte vague de la puissance des ténèbres, qui se réveillait avec force, remuaient violemment les cœurs des assistants.

Après que les enfants eurent prié l'un après l'autre, elle invoqua le Seigneur à son tour d'une voix claire, en faveur de tous les assistants, de tous ses enfants et amis spirituels en quelque lieu qu'ils fussent, de ses parents, enfin, des ennemis de sa personne et de son œuvre. — Les hôtes de la maison entrèrent ensuite: ils prirent congé d'elle; jamais sans doute ils n'oublieront les pressantes exhortations à l'amour mutuel et à la fidélité qu'ils entendirent encore de sa bouche. Le fond de sa prière était: « Seigneur, fais toutes choses nouvelles. »

Elle recommanda particulièrement à ses enfants qui la secondaient dans son œuvre de traiter affectueusement les insensés et les mélancoliques. « Montrez-leur, nous dit-elle, trois fois plus d'amour que vous n'avez fait jusqu'ici, si méchants qu'ils soient. » — La faiblesse redoublant, elle avait presque perdu l'usage de la vue; elle pria qu'on imposât les mains sur elle, afin qu'elle pût voir ses enfants jusqu'au dernier moment. On le fit, ses yeux reprirent leur clarté. Nettli étant restée seule avec elle, elle lui dit: « Donne-moi un peu d'eau, » (auparavant elle n'en buvait jamais). Nettli lui en présenta un demi-verre, il ne lui suffit pas, elle but un verre après l'autre et dit, comme sortant d'un rêve: « il me semble que c'est un miracle que je sois encore là. » — Puis un peu plus tard: « On me retient. » — Il semble que cette eau

eût éteint l'inflammation ; ses yeux reprirent, avec leur vivacité, leur expression habituelle d'esprit, de force, de vie et d'amour.

Ses amis étaient pressés dans le corridor, attendant le dernier soupir ; on leur dit avec joie qu'il y avait de nouveau de l'espoir. Pendant que les actions de grâce s'élevaient au Seigneur comme des nuages d'encens, de tous les appartements et de tous les cabinets, l'Esprit agissait aussi dans la chambre de la malade. Elle commença à parler avec force et décision.

« Si je me rétablis, que personne ne revienne me dire, ménage-toi ; ceux qui travaillent pour le Seigneur ont une promesse formelle : Quand ils auront bu quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal. Et aussi que personne ne vienne me dire : ne fais pas cela, c'est trop ; je n'écouterai les conseils d'âme qui vive, je veux m'en tenir à la Parole de Dieu. Cette maladie ne vient pas d'avoir trop travaillé, elle vient d'avoir trop écouté ceux qui voulaient me ménager. L'ennemi aussi m'a tentée sur ce point ; j'aurais dû mieux lui résister. — C'est mon peu de foi qui a laissé pénétrer en moi ce germe de maladie que j'ai cru avoir gagnée en soignant M^{me} N. ¹ ; c'est l'ennemi qui m'avait soufflé cela ; si je n'y avais pas pris garde, j'aurais remporté la victoire ; le Seigneur aurait détruit le poison

¹ M^{lle} Trudel ayant dû donner des soins à une personne atteinte d'un cancer, elle éprouva pour la première fois un dégoût qu'elle ne surmontait pas. De ce moment, elle n'eut presque plus d'appétit jusqu'à la fin de sa vie.

qui m'avait infectée; je me suis trop ménagée, et j'ai trop ménagé mes enfants. Ce n'était pas un bon amour pour mes enfants qui m'a fait leur dire ce matin : ne m'imposez plus les mains pour ne pas ramasser ma maladie. »

Une amie de W. étant arrivée, elle lui tendit la main et se mit à prier d'une manière qu'on n'avait peut-être jamais entendue d'elle : « Sauveur fidèle, ce n'est qu'à présent que je te comprends; c'est pour me forger que tu me mets dans ta fournaise. Elle est brûlante, à toi gloire et merci pour cela! » — Puis tout en priant, elle nous reprocha indirectement de ne point assez persévérer dans la veille et dans l'oraison. Elle rappela le temps où nous ne trouvions pas difficile de rester à genoux jusqu'à minuit, où nous ne nous épargnions point, et où nous sentions aussi la force de Jésus-Christ nous animer. Elle promit au Seigneur de se remettre à l'œuvre encore mieux qu'alors, d'être encore plus zélée à son service. Sentant que la fièvre l'avait quittée, elle demanda à s'habiller, ajoutant : « Maintenant, je suis guérie, je veux me lever : j'ai enfin reconnu que toute ma maladie n'était qu'un jeu du diable. » — On l'en empêcha, et elle profita de ce moment de bien-être pour faire de sérieuses exhortations. En entendant la cloche du dîner, elle dit : « Je suis si bien que je pourrais bien me lever, mais vouloir mourir le matin, et à midi être debout, on pourrait y voir de la présomption, il ne faut pas le faire. » — Quelqu'un lui demanda si tous ne devaient pas passer par Golgotha; elle répondit avec expression : « Oui, crois-le bien; mais pour-

tant notre sacrifice est bien moins douloureux que celui de Jésus. Il demeure avec nous, il ne nous laisse jamais seuls, et ne nous donne pas à porter un fardeau au-dessus de nos forces. »

Après cette conversation, qui avait duré presque tout le matin, elle éprouva un grand besoin de silence et de repos. Pendant l'après-midi, elle témoigna le désir d'être seule pendant dix jours, et pria Nettli de rester avec elle et de ne laisser entrer personne.

Ayant bu de l'eau fraîche, elle fut prise d'une toux qui la fatiguait extrêmement; enfin elle s'écria : « Non ce n'est pas ta volonté, Seigneur, daigne me délivrer de cette torture. » — La toux céda immédiatement. Au milieu de ce combat suprême, ces marques de l'amour de Jésus lui furent douces; le Seigneur, dont le nom est un rempart, lui renouvela constamment les provisions nécessaires pour soutenir la lutte contre les tentations du malin qui se multiplièrent dans cette dernière maladie, et pour remporter la victoire par le sang de Jésus-Christ, son unique recours. Nous espérions tous qu'elle allait se remettre, mais la fièvre reparut vers le soir; elle parla en phrases décousues. « N'est-ce pas, dit-elle à Samuel, un bon amour, point de mélange de la chair et de l'esprit, un bon amour. » En recevant un ministre qui venait d'assez loin, elle lui dit : « Pour à présent il faut encore me taire; plus tard, nous parlerons des choses à venir, mais décidément sans mêler la chair et l'esprit. »

Elle attendait impatiemment Samuel, et comme il ne venait point encore, elle dit : « Il y a longtemps

que nous serions en repos, s'il était rentré. » Il arriva enfin, il imposa les mains sur elle et pria avec elle. La fièvre diminua; la fin de la nuit fut bonne.

Pendant le jeudi, elle eut de nouveau beaucoup d'angoisses; la fièvre augmentait, et son cœur était oppressé. Elle répéta souvent: « Quelle puissance, quelle puissance! — Il y a dans la maison un air étouffant, un esprit de somnolence, qui pèse lourdement sur moi. » — Puis bientôt: « Seigneur, quand je suis dans les ténèbres, sois ma lumière, empêche-moi de me plaindre; ne souffre pas que je te fasse cet affront dans ma maladie. » Nettli lui imposa les mains, et la fièvre céda. Sa compagne ne la quitta point. Quoique lasse et faible elle-même, celle-ci vivait de foi et l'on ne pouvait qu'avec peine l'éloigner quelques instants du chevet de la malade pour prendre un peu de repos. C'était l'heure où il s'agissait de garder la foi. Le Seigneur ne retira point son secours. « Ta force durera autant que tes jours, » telle est la promesse du Seigneur à l'âme qui se confie en lui, et ceux qui s'attendent à l'Éternel reprennent de nouvelles forces. Les enfants de la maison le savaient; ils reçurent chaque matin ce dont ils avaient besoin pour soigner et la mère et beaucoup d'autres personnes atteintes de la même maladie dans la maison et dans le village, sans négliger la direction d'un ménage qui était alors fort considérable.

Dorothee eut des alternatives de haut et de bas pendant le vendredi, son jour de prédilection, où elle avait la constante habitude de méditer sur la

mort de son Libérateur. Le samedi fut un jour pénible. En entendant sonner, elle dit : « Il y a longtemps que les cloches de Männedorf ne sonnent plus comme autrefois ; elles rendent un son funèbre, elles annoncent l'approche d'un jugement. » Dans un violent accès de fièvre elle s'écria : « O incréduité, comme tu m'as trompée, et je ne m'en suis pas même aperçue. »

Elle exhorta les enfants à obéir fidèlement à la Parole de Dieu, car dit-elle, la désobéissance fascine le cœur et éblouit les yeux. Elle les pria de persévérer dans la simplicité et dans la foi, car on voit toutes choses faussement lorsqu'on n'a pas la simplicité d'un enfant. Quelqu'un lui demandant comment elle allait, elle répondit : « Je m'abandonne au pilote, comme un navire. »

M^{lle} Trudel fut assez tranquille le dimanche : seulement vers le soir, pendant la prière, elle s'écria, après avoir traversé de pénibles combats intérieurs : « Le Diable a une grande colère contre notre doctrine. »

Le lundi, la nouvelle maison était couverte. Malgré la peine que les ouvriers se donnaient pour travailler sans bruit, témoignant ainsi leur sympathie pour notre affliction, la malade en était préoccupée au milieu de la fièvre. On sentait qu'elle aurait voulu vivre encore à cause de ses enfants, mais elle se soumettait complètement à la volonté de son Sauveur.

Elle fut passablement le mardi et le mercredi, mais les nuits furent encore pénibles. L'heure de minuit en particulier semblait avoir sur elle une grande influence, qu'une autre puissance venait pourtant

neutraliser. — Les habitants de la maison se réunissaient alors pour une prière à laquelle s'associaient en esprit ceux des enfants occupés à veiller des malades dans le village. Pendant le jour on recourait à la même arme; les services en commun avaient à peu près cessé, mais on priait d'autant plus. C'est ce qui nous donna la force de supporter courageusement nos calamités. — Jeudi elle sentit sa fin approcher; elle posa les mains sans parler sur ses enfants les plus proches, qui venaient prendre congé d'elle encore une fois. Pourtant elle dit encore à un étudiant en théologie arrivé de loin: « Sois un imitateur et non pas un serviteur. » Elle voulut voir les grandes filles de son école du Dimanche pour prendre aussi congé d'elles; elle leur adressa encore des paroles d'adieu qu'elles ne pourront oublier. — Le vendredi, elle se sentit comme abandonnée de Dieu et des hommes.

Elle avait de singuliers pressentiments lorsque quelque malade venait à mourir, car on ne lui avait point dit que le Seigneur avait déjà retiré à Lui quelques-unes de ses aides chéries, mais seulement qu'il y avait beaucoup d'autres malades. Elle s'en informait souvent, et une fois elle renvoya Samuel qui était spécialement chargé de les visiter, en lui disant: « Retourne maintenant à ta charge. »

Troisième et dernière semaine; Dimanche. Le matin de bonne heure elle se mit à prier, au grand étonnement des assistants, car la nuit précédente elle n'avait pas dit un mot, se bornant à faire quelques signes de tête, de sorte qu'on croyait qu'elle avait perdu la parole. Elle pria pour les enfants et

tout particulièrement pour une âme égarée, sur laquelle elle ne donna du reste aucun détail.

Il semblait que la grande lutte avait cessé, elle s'avancait victorieuse par le sang de Christ; les nuits d'angoisses s'effaçaient à la claire lumière d'un jour nouveau, les chants d'actions de grâces et de triomphe s'échappaient comme les eaux d'un fleuve qui a rompu ses digues. Et lorsqu'on voulut l'engager au silence à cause de sa fièvre, elle répondit : « Laissez-moi donc adorer et bénir; puisque personne ne rend grâces, c'est à moi de le faire. » Dès qu'elle entendait prier à haute voix, elle écoutait en silence, puis elle reprenait à son tour en s'écriant : « Christ a vaincu; *gloire, gloire, gloire!* » Un cri bien digne du Dimanche, et qu'on ne lui avait jamais entendu prononcer, mais il semble qu'en ce jour elle eût reçu dans une nouvelle mesure la puissance de la résurrection. Puis, continuant : « Rendez grâces de ce que le Seigneur est victorieux. O Sauveur, fais de mes enfants des victorieux, détache-les de tout ce qui n'est pas toi, détache-les tout à fait. » — Elle pria ainsi jusqu'à la nuit, jusqu'à qu'elle n'eût plus de voix. La nuit fut calme et tranquille.

Le lundi elle parla très peu, mais elle avait un regard affectueux et joyeux pour tous ceux qui l'approchaient. Je ne peux pas expliquer ce qui se passa dans son âme, le Seigneur paraissait avoir atteint son but, car à la lutte et à la chaleur du combat avait succédé une douce paix, qui s'était répandue dans tout son être. Elle dormit un peu durant la nuit, et prononça quelques phrases entrecou-

pées. Elle dit à la compagne qui la veillait, et qui attendait quelques paroles de consolation : « Ne t'appuie sur aucun homme. »

Ce qui caractérisa cette dernière semaine, c'est le silence. Le mardi fut pareil au jour précédent. Quelques mots seulement tombèrent dans les cœurs comme des grains de blé : « Transportez les montagnes, » dit-elle à l'un de ses enfants. « Deviens un imitateur, » dit-elle à un autre. L'après-midi ses traits s'altérèrent subitement. Les enfants entourèrent son lit pour chanter son cantique de prédilection :

Laissez-moi, laissez-moi,
Aller à Jésus, mon Roi!
Je languis d'impatience
De jouir de sa présence.
De n'obéir qu'à sa loi !



Depuis longtemps elle n'avait dormi comme dans la journée du mercredi, mais les forces ne semblaient se ranimer en elle que pour s'éteindre d'autant plus vite. Ce mieux apparent avait trompé quelques-uns. Ils partirent avec l'espoir que la crise était passée. Le jeudi elle ne dit presque rien. Le vendredi elle ouvrit la bouche encore une fois : « La Bible parle expressément de la liberté des enfants de Dieu, et cependant on ne veut pas recevoir cette doctrine; c'est bien triste, » dit-elle entre autres; et encore : « Il faut être affranchi, entièrement affranchi, absolument détaché. »

Elle pria presque toute la nuit, et chaque fois qu'elle avait terminé sa prière par ces paroles : « Exauce-moi par ta grâce, Amen, » elle recommençait de nouveau. Sa voix s'élevait de plus en plus, à tel point que S. en fut éveillé et accourut auprès d'elle à quatre heures du matin. D'autres personnes vinrent et cherchèrent à lui prouver leur affection en lui arrangeant ses oreillers et en lui offrant des boissons rafraîchissantes, mais elle ne voulut pas se laisser interrompre. Bientôt on ne put plus entendre ses paroles, mais ses lèvres remuaient encore. Les enfants entouraient son lit. S. priait à haute voix ; il remit cette âme maternelle dans les bras du Seigneur. Après la prière, elle laissa retomber sa tête et s'endormit, pour se réveiller dans l'éternité, en la présence de Celui en qui elle avait cru avec tant de fidélité, qu'elle avait aimé d'un si ardent amour et qu'elle avait servi jusqu'à la mort. Ce cœur fidèle avait cessé de battre, ces yeux aimants s'étaient fermés, cette bouche pleine de prière restait muette. Elle reposait, bienheureuse et transfigurée : un reflet de l'impérissable lumière était répandu sur sa figure.

Ce désir de voir la patrie, qu'elle avait exprimé si puissamment dans les jours de santé, chaque fois qu'elle entendait le cantique des mourants, était aujourd'hui satisfait. Les enfants, saisis et émus mais sans tristesse et sans larmes, suivaient en esprit cette âme bien-aimée qui s'était envolée vers le trône de son Maître. — La louange et l'action de grâces remplissaient tous les cœurs, et la paix de cette chambre mortuaire se communiquait à

tous les habitants de la maison. — Ils savaient et croyaient que Jésus peut remplacer toutes choses, aussi quittèrent-ils ce lit de mort, consolés, pour soigner avec d'autant plus de zèle les malades abandonnés.

« CELUI QUI VAINCRA , HÉRITERA TOUTES CHOSES. »

Des dépêches télégraphiques portèrent bientôt la nouvelle funèbre aux amis éloignés. Elle produisit des impressions diverses. Quelqu'un nous écrivit : « C'est le tour des *hommes* de foi de supplier le Seigneur, pour qu'il leur communique des forces divines, afin que son corps redevienne pareil à ce qu'il était dans le premier temps; *car d'un corps vivant émanent des forces, et surtout du corps de Jésus-Christ.* » Un autre nous dit : « C'est le doigt de Dieu, il était temps. » Un troisième : « Elle n'a pas vécu longtemps, mais beaucoup. »

Le jour de son enterrement, le 9 septembre 1862, on vit arriver une foule d'amis et de connaissances, pour accompagner son corps au champ du repos.

A neuf heures et demie, on descendit devant la maison l'enveloppe de cette âme si appréciée, si ardemment chérie de bien des personnes, haïe et méconnue par beaucoup d'autres, mais qui avait fait de l'honneur de Dieu l'intérêt de son existence. Par une ouverture faite au couvercle du cercueil, on put voir encore une fois ce visage sur lequel souvent les gouttes de sueur avaient brillé comme des perles, lorsqu'elle recommandait aux âmes la Parole de son Dieu avec une force vivifiante.

Les jeunes filles de l'école du dimanche et quelques amis chantèrent le cantique suivant :

Oh ! bienheureux celui dont l'héritage
Est le salut par le sang de l'Agneau,
Qui, fatigué des peines du voyage,
S'est endormi dans la paix du tombeau.

Oh ! bienheureux le cœur de notre mère,
Qui désormais affranchi de la mort,
Loin de tout mal a retrouvé son Père,
Comme un vaisseau qui rentre dans le port.

Oh ! bienheureux le serviteur fidèle
Que le Seigneur rappelle auprès de lui,
Qui, couronné de la gloire éternelle,
A son Sauveur pour guide et pour appui.

Tu possédais la force et la puissance
Que peut donner l'amour de Jésus-Christ ;
Aux cœurs brisés, tu rendais l'espérance,
Montrant en toi l'œuvre du saint Esprit.

Tu repoussais le monde avec ses charmes.
Cœur plein d'amour, tu cherchais le pécheur,
Et n'épargnais ni ton temps ni tes larmes
Pour l'amener aux pieds de son Sauveur.

Souvent l'orage a grondé sur ta tête,
Mais la Parole était ton bouclier,
Et toujours calme au fort de la tempête,
Sur Jésus seul tu savais t'appuyer.

Dieu, qui n'a pas égard à l'apparence,
Sur ta faiblesse avait jeté les yeux.
Pauvre et chétive, en proie à la souffrance,
Tu fis briller son pouvoir glorieux.

Ton seul bonheur était dans la prière,
Qui nuit et jour, s'élevant au Seigneur,
Te remplissait de force, de lumière,
Et de l'amour qui brûlait dans ton cœur.

Tu dépensas les forces de ta vie
Pour convertir les âmes à Jésus,
Et maintenant son amour te convie
A partager le bonheur des élus.

Avec douleur nous sentons la vengeance
De l'ennemi nous atteindre en ce jour,
Mais nous voulons marcher sans défaillance
Vers Canaan, le céleste séjour.

Donne, ô Jésus ! donne un double courage
A tes enfants en route vers les cieux.
Par ton esprit, fais-nous voir le rivage
Où tu taris les larmes de nos yeux

Tandis qu'on était encore réuni devant la maison, M. Dändlicker, de Berne, fit une prière d'actions de grâces, pleine d'intimité, et demanda au Seigneur une nouvelle mesure d'Esprit sur ceux qui restaient ¹.

Au retour du cimetière, M. le pasteur Kùpfer, de Champion, canton de Berne, fit, dans notre salle de culte, une oraison funèbre dont nous donnons quelques extraits. Le texte était le Psaume CXVI, du 3^e au 16^e verset.

¹ Nous aimons à citer le texte morave de ce jour, qui résume toute sa vie : « Elle a fait tout ce qui était en son pouvoir. » (T.)

• Dorothée signifie don de Dieu ; quel autre nom aurait-elle pu avoir, celle qui vient de nous quitter ? N'avait-elle pas reçu de Dieu tous les dons nécessaires pour guérir les corps, pour consoler les cœurs, pour conduire les âmes au salut ? Que dirons-nous donc ? L'Éternel l'a donnée, l'Éternel l'a ôtée, que son saint Nom soit béni.

« Verset 3. *Les cordeaux de la mort m'avaient environné, et les détresses du sépulcre m'avaient rencontré, j'avais trouvé la détresse et la douleur.*

• Les décrets insondables de Dieu ont appelé notre mère à traverser la sombre vallée de la mort. Dieu permit qu'elle passât encore par de grands combats, mais combien sont heureux ceux qui meurent au Seigneur. Nous ne connaissons pas, il est vrai, les combats intérieurs, les angoisses et les souffrances de leur âme, mais nous savons une chose, c'est que Jésus est à leurs côtés, laissant tomber goutte à goutte la consolation dans les cœurs, tandis que lui, il fit le chemin seul.

« Verset 4. *Mais j'invoquai le nom de l'Éternel, disant : Je te prie, Éternel ! délivre mon âme.*

• Celle qui nous a quittés était un enfant de prière. Elle a intercédé pour beaucoup d'entre nous auprès de Dieu, et nous lui en devons de la reconnaissance pour l'Éternité, qui mettra en évidence bien des choses cachées. En santé et dans la maladie, aussi bien que sur son lit de mort, la persévérance dans la prière fut sa force, et pénétrée d'une profonde humilité, elle attendait tout de la grâce de Dieu. C'était une âme qui vécut et mourut en communion avec Dieu.

« Verset 5. *L'Eternel est clément, juste et miséricordieux.*

« C'était sa foi, mes bien aimés.

« Quand le Seigneur vous envoie une épreuve, écrivez-le au Seigneur, et mettez sur l'adresse : Au Dieu clément et miséricordieux, et votre message arrivera au sanctuaire. Dieu est en lui-même grâce et amour, c'est par sa grâce qu'il nous a envoyé son Fils ; il est juste, et dès lors il ne réclame plus de nous la dette que Jésus a payée. Puisse nous être aussi certains de la justice de Dieu que notre mère, car au milieu de ses maladies, elle n'a jamais douté de la miséricorde de Dieu, même pour les plus grands pécheurs.

« Verset 6. *L'Eternel garde les petits, j'étais devenu misérable, et il m'a sauvé.*

« Elle était simple de cœur, le regard de son âme se dirigeait vers une seule chose, la dette du péché payée pour nous. Cette simplicité de son cœur lui inspirait l'aversion des paroles inutiles, et la portait à rechercher le recueillement et le silence. Tout en elle était dirigé vers le Seigneur.

« Verset 8. *Car tu as retiré mon âme de la mort, mes yeux de pleurs et mes pieds de chute.*

« Maintenant son pied est préservé de toute chute. Il nous est permis de croire que par sa toute-puissance, le Seigneur en aurait préservé son instrument longtemps encore comme auparavant, mais nous devons reconnaître que tant que nous sommes sur cette terre, nous sommes sujets à des chutes. L'histoire de l'Eglise nous offre d'affreux exemples de chutes chez des personnes qui avaient reçu de grandes lumières.

« Les larmes qu'elle a si souvent versées, non point sur ses souffrances particulières, ou sur les offenses qu'elle recevait, mais sur la misère de l'homme, sont maintenant essuyées. Elle avait des enfants de douleur, dont elle désirait avec larmes le bien spirituel, et elle portait avec tant d'ardeur, au pied du trône de Jésus, les péchés des autres, qu'elle était souvent plus fidèle dans son intercession que beaucoup de malades ne l'étaient pour eux-mêmes.

« *Car tu as retiré mon âme de la mort.*

« Combien elle a pu parler par expérience de la manière dont notre âme peut être arrachée à la mort spirituelle. Ayant connu par expérience la liberté des enfants de Dieu, elle aurait voulu y amener toutes les âmes. Lors même qu'elle parlait avec sérieux du renoncement à soi-même et de la mort au péché, les malades ne se sentaient point repoussés, mais au contraire attirés vers elle. Je ne puis oublier comment, à ma première visite, ses paroles entrèrent dans mon cœur comme des boulets de canon. La puissance qui faisait jaillir ses paroles c'était l'amour qui, chez elle, était littéralement sans limites.

« Elle était délivrée de la mort, et dans son âme toute communauté avec le péché avait cessé.

« Peut-être y avait-il encore dans son cœur un lien terrestre qui devait être offert en sacrifice sur Morija, c'était son étonnant amour pour ses enfants, mais le Seigneur l'a dénoué de sa main. Elle aimait ses enfants, non pas sans le Seigneur, ou à côté de lui, ou au-dessus de lui, mais en Lui.

« *Verset 10. J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé.*

« Oh ! si sa foi pouvait devenir dès maintenant notre partage ! Qui pourrait oublier la franchise avec laquelle elle annonçait la vérité aux humbles comme aux grands selon le monde. Elle avait surmonté la crainte des hommes, parce qu'elle ne tenait plus à leur faveur, mais uniquement à rester en grâce devant Dieu. Trop souvent nous sentons que nous aurions un témoignage à rendre, et nous ne le faisons pas. Si nous croyions vraiment que tous les hommes sont appelés au Royaume céleste, notre bouche s'ouvrirait plus souvent pour leur témoigner notre sympathie et pour les exhorter dans le sérieux de notre amour. La foi de Dorothée la portait à répandre en toute occasion quelques grains de la semence divine, au lieu de dire des inutilités.

« Verset 11. *Tout homme est menteur.*

« Le cœur de Dorothée était menteur de sa nature, comme les autres, subtil, mutin, lâche ; elle le savait bien, aussi elle veillait et priait sans cesse, foulant le serpent sous ses pieds, et exhortant les autres dans ses lettres et dans ses discours à persévérer dans la vigilance et la prière.

« Le Psaume s'adresse maintenant à nous.

« Verset 12. *Que rendrai-je à l'Éternel, tous ses bienfaits sont sur moi.*

« Cette Dorothée n'a-t-elle pas été pour nous aussi un don de Dieu ? N'est-ce pas Dieu qui nous l'a donnée et conservée jusqu'à ce jour ? Pour combien de personnes n'a-t-elle pas été en bénédiction ! Un grand nombre ont trouvé dans sa maison le chemin de la vie éternelle ; beaucoup y ont appris à porter leur croix au lieu la traîner, et beaucoup

peuvent dire à la gloire de Dieu: « Je puis maintenant me servir de tel ou tel de mes membres. » Eh bien, comment témoignons-nous notre reconnaissance à Dieu pour ces bienfaits ?

« Verset 13. *Je prendrai la coupe salutaire.*

« Le Seigneur donne à chacun une coupe à boire, quelque chose de pénible à supporter dans l'esprit, souvent aussi dans la chair. La maladie, la pauvreté, mille et mille choses qui sont des épreuves pour le vieil homme, mais l'amertume de ce breuvage le rend salutaire. Acceptez-vous avec joie et soumission ce que le Seigneur vous impose ?

« Rappelez-vous Monique, la mère de Saint-Augustin, qui pendant des années attendit d'une veille à l'autre le secours du Seigneur. La coupe du Seigneur est la coupe de la patience.

« *J'invoquerai le nom de l'Eternel.*

« Que nous sommes infidèles à cet égard ! Nous aurions si souvent l'occasion de confesser son nom, et nous la laissons passer. Sur ce sujet, je veux vous citer un fait qui montre où conduit cette négligence: Une dame très désireuse de connaître la vérité, mais encore partagée entre Dieu et le monde, fut invitée à une soirée par une personne qui passait et se donnait pour chrétienne, et qui pourtant se gêna de parler du Sauveur. Après une conversation de deux heures, dans laquelle notre invitée n'avait rien entendu concernant le salut de la bouche de son hôtesse chrétienne, elle s'en retourna pour le coup décidée, — décidée en faveur du monde. — Nous devons parler de Dieu devant tout le monde

et non pas seulement devant les gens de notre bord. Le monde se réunit bien pour parler de son dieu, et nous ne parlerions pas du Dieu vivant? Nous devons annoncer Jésus à tous, coûte que coûte, ce sera montrer à Dieu notre reconnaissance.

« *Verset 15. La mort des bien-aimés de l'Eternel est précieuse devant ses yeux.*

« La mort produit souvent plus de miracles que la vie.

« Beaucoup d'enfants de Dieu travaillent durant des années pour ébrécher la forteresse de Satan, mais à peine réussissent-ils pendant leur carrière, tandis que par leur mort la muraille est ébranlée. Dans une paroisse où la vie religieuse était éteinte depuis longtemps, le pasteur mourut subitement devant l'autel en distribuant la communion. Ce fut la cause d'un grand réveil dans cette paroisse. Certainement la mort de notre amie sera une source de bénédictions.

« Dorénavant, nous nous ménagerons moins et nous aimerons moins notre vie. Peut-être ne nous reste-t-il plus que quelques jours à passer dans ce monde. Que Dieu nous donne la foi vivante qui subsiste dans la tempête, car ce n'est pas avoir la véritable foi et la véritable paix que de se laisser troubler par la moindre contrariété. Si la paix est en nous, elle se montrera par la sérénité de notre visage.

« *Verset 16. Je te prie, ô Eternel! car je suis ton serviteur, je suis ton serviteur, le fils de ta servante, tu as délié mes liens.*

« Ses liens aussi sont maintenant brisés. Si déjà

dans ce corps de mort, au milieu de la maladie, elle a pu s'écrier: Gloire! combien plus ne l'a-t-elle pas répété à l'honneur de celui qui l'a sauvée, lorsqu'elle est entrée dans la bienheureuse éternité. •

CANTIQUE SUR LA MORT DE NOTRE MÈRE CHÉRIE

née le 27 octobre 1813, morte le 6 septembre 1862.

Lors même que les enfants ont le cœur brisé à la mort d'une mère, ils peuvent, malgré leur douleur, remercier le Seigneur de l'avoir rappelée à lui, car sa bonté dure éternellement et il a vaincu la mort. Celui qui a remporté la victoire de la foi peut s'en aller joyeusement à lui.

Après bien des combats pénibles, le corps mortel repose plein de paix dans le doux silence du sabbat, comme un grain de semence destiné au joyeux matin de la Pâque céleste, qui bientôt paraîtra pour les saints. Qui pourrait s'inquiéter ou se décourager? Ne sommes-nous pas unis dans le Seigneur.

Travaillons et prions, afin d'être au nombre de ceux qui s'en vont d'ici-bas pour vivre éternellement dans le lieu qui contient leur trésor et leur tout, dans la cité céleste où celui en qui ils ont cru depuis si longtemps reconnaîtra publiquement les membres de son corps.

Louons le Seigneur qui nous a fait la grâce de nous donner un modèle sur le chemin étroit de la vérité!

Détachée de tout lien terrestre, elle n'a recherché

que la seule chose nécessaire : faire la volonté de Dieu contenue dans sa Parole. Pour aider aux autres, elle a sacrifié son propre repos.

Elle a pratiqué sans cesse l'amour, l'amour qui repose sur la puissance de l'Esprit saint. Sauver, guérir, élever en haut jour et nuit le cœur et les mains pour les égarés et les malades, pour ceux qu'a maltraités l'ennemi des âmes, telle fut sa vie. Heureux celui qui honore l'amour de Jésus par une telle reconnaissance.

Faible instrument ! — Qui peut comprendre ce que le Seigneur accorde à la fidélité ! Celui qui se donne à lui tout entier combat victorieusement le péché. Ne peut-il pas vaincre les forts ? réveiller les endormis ? conduire ceux qui sont encore chancelants dans de gras pâturages ?

« Le plus petit en produira mille. » C'est pourquoi, réjouis-toi, peuple de Dieu, quand même la mer mugit, l'étoile du matin brille encore ! Jamais l'ennemi ne vaincra là où l'on ne faiblira pas. La force ne nous vient-elle pas du dedans jusqu'à ce que le monde se prosterne devant la croix ?

Laissez faire le Maître, il éprouvera l'or de votre foi. A la fin, ceux qui n'auront pas craint son opprobre, brilleront comme des soleils. Demandons seulement l'esprit qui animait ce noble cœur. Heureuse maintenant, elle dépose sa couronne sur les marches du trône de l'Agneau.

Quel chant de gloire sera entonné un jour si ceux qui sont unis ici maintenant se retrouvent tous, libres et glorieux, dans la maison paternelle. Le sang de Christ peut guérir les blessures. L'amour de Christ peut faire des miracles. Hâtons-nous d'aller au-devant

de Lui. Celui qui s'attend à Lui jouira avec Lui d'une gloire éternelle.

Voici la traduction de quelques vers de DOROTHÉE.

POUR L'ANNIVERSAIRE D'UN ENFANT DANS LE SEIGNEUR.

Je voudrais aujourd'hui, avec un cœur reconnaissant, te consacrer de nouveau à ton Sauveur, à celui qui t'a témoigné tant d'amour et de fidélité, à celui qui t'a tout donné. A celui dont tu tiens ta vie, ton amour, qui t'inspires tout ce que tu fais de bien. A lui tu dois appartenir. C'est là le bonheur de ta mère. Que Christ soit dans tous les temps ton guide, que jamais, ô jamais, tu ne te confies en une force humaine! Je ne veux pas être ton gouverneur. Je ne veux ni diriger ton esprit, ni m'inquiéter de ton avenir. Non, je veux tous les matins te placer dans les bras du Sauveur, car c'est Lui qui conduit dans la Terre promise. Pourtant la prière de mon cœur est que tu augmentes son Règne, que tu sois toujours un fidèle berger, enseigné seulement par le Seigneur. Qu'Il t'envoie par le sang de Christ la force et le courage d'être un témoin fidèle. Que l'Image de Jésus respandisse sur toute ta personne! Que sa force agisse puissamment en toi et par toi. Que ton désir soit de Lui plaire en toutes choses et toujours. Fuis la gloire et les honneurs terrestres, comme nous l'enseigne sa Parole. Meurs à ta propre vie, vis seulement pour ton Dieu.

Nous ne devons pas vivre pour nous-mêmes. C'est pour la consacrer au Sauveur toute entière, jour et nuit, qu'il nous donne sa force. Ce que ses témoins choisissent, c'est de travailler au salut des âmes. Que cela soit ta meilleure part, emploies-toi avec lui à ce saint service.

Que doit demander ta mère au Seigneur, en ce jour ? qu'il te fasse la grâce d'être dans cette maison où il t'a affranchi, un instrument de salut pour beaucoup d'âmes, afin que libres et affranchies de tout lien terrestre, elles louent avec toi sa fidélité. Portes-les toutes sur ton cœur, va souvent à Jésus. Avec les inquiétudes de l'amour, avec un vrai sentiment de pasteur, et avec la certitude de la foi, place-les au pied de celui dont le brûlant amour les délivrera de tout mal. Regarde en arrière toutes les grâces dont le Seigneur t'a comblé ! Remercie-le pour tous ses bienfaits ? Oui, nous voulons le louer toujours, et montrer par notre vie que c'est la reconnaissance qui porte notre cœur à vivre en lui, à ne battre que pour lui. Reste la joie de ta mère ! tu sais ce qui me réjouit. C'est que tu regardes sans cesse au Sauveur, dans la joie comme dans la douleur. C'est que tu portes sur toi l'image du maître, soit quand tu parles, soit quand tu te tais. C'est que tes œuvres témoignent que ton Sauveur vit en toi.

POUR LE DÉPART D'UN ENFANT AU SEIGNEUR.

Que Christ en toi se glorifie,
Qu'il habite en toi désormais,
Que son amour te fortifie
Et te couronne de sa paix.
Affranchi par la loi de grâce
Du mal qui se trouve en tout lieu,
Le péché n'aura plus de place
Dans ce nouveau temple de Dieu.
De Jésus-Christ la voix fidèle
Seule pourra produire en toi
Toute une existence nouvelle,
De douceur, d'amour et de foi.
Que ton cœur écoute en silence
Quand il construit son bâtiment.
Sans t'inquiéter de la souffrance,
Regarde le but seulement,
Car il sait bien ce qu'il doit faire
Pour te conduire au vrai bonheur.
Rien de l'homme, tout par le Père,
Le saint Esprit et le Sauveur !

De l'abondance du cœur la bouche parle, voilà pourquoi on retrouvait dans les explications bibliques de M^{lle} Trudel, dans ses entretiens particuliers, dans sa correspondance, la même pensée : une seule chose est nécessaire. S'adressait-on à elle pour avoir quelques conseils, on pouvait être certain qu'elle ne répondait pas pour donner de

fausses consolations, ou pour se faire bien venir auprès des autres, mais bien plutôt pour faire entendre des paroles efficaces et pleines d'amour. Elle ressemblait à une machine électrique. Du corps glorieux de Jésus découle une puissance de vie ; elle s'en pénétrait, et tous ceux qui s'approchaient d'elle éprouvaient en quelque degré cette vie cachée dont elle était pénétrée et comme chargée. Si la première impression qu'elle produisait n'était pas souvent agréable pour le vieil homme, plus tard on en ressentait néanmoins d'heureux résultats pour le corps et pour l'âme. »

Nous donnons ici, soit en totalité, soit par fragments, *quelques lettres* écrites dans les derniers temps de sa vie.

Mes enfants bien-aimés !

Votre heureuse arrivée m'a fort réjouie. Si j'avais des ailes ou que je pusse être en deux endroits à la fois, j'irais bien volontiers visiter ce cher malade comme on le désire. Mais quand vous pourriez jeter un coup-d'œil actuellement dans l'intérieur de notre maison, vous verriez certainement qu'il y aurait de la présomption, même à demander au Seigneur s'il est permis d'aller, car il est arrivé tant de malades que je n'ose pas même aller dans le village, ne pouvant visiter qu'une partie de ceux qui réclament mes soins. Savez-vous ce que nous ferons ? Nous demanderons à Dieu la foi du centenier ; nous lui demanderons la

grâce de croire que dans cette circonstance comme toujours, il conduit les choses pour le mieux, et pour vous, mes bien-aimés, nous demanderons la foi d'Abraham et la résignation la plus entière. Si vous l'obtenez, quand même le couteau est déjà levé et qu'il n'y a plus de force pour lui échapper, il est possible que la voix du Seigneur le détourne encore. Je voudrais dire à tous ceux qui sont dans de semblables positions : étudiez bien la Bible, et sachez tirer de toutes choses les bénédictions qu'elles renferment. Car je sais par mon expérience que les jours les plus douloureux sont aussi les plus bénis, lorsqu'on en accepte l'amertume de la main du Sauveur dans une obéissance enfantine. Il ne faut pas dire donne-moi ce bien, laisse-le moi ; mais, ne me le laisse pas, quoi qu'il m'en coûte, s'il ne sert pas au salut et à la vie.

Chers amis ! Ne trouve-t-on pas tout dans un abandon complet à la volonté du Père ? Si vous connaissiez les bénédictions de l'entière obéissance et de l'entier dépouillement, nous n'aurions tous qu'une seule prière : Ne posséder que Lui. Mais aussi nous demanderions tous au Seigneur de ne laisser partir aucune âme qui ne se soit entièrement tournée en Lui. Délivrance complète, purification complète, voilà quelle doit être notre ardente requête.

Et maintenant, chers amis, si je ne puis accéder à votre désir, je veux au moins, sitôt cette lettre achevée, dire tout au Seigneur dans notre réunion de prières ; et Lui, qui a prononcé cette parole : « Avant qu'ils crient, je leur répondrai, » il vous

bénira tellement, intérieurement et extérieurement, que vous comprendrez bien qu'il n'avait pas besoin de vous envoyer son pauvre enfant. Non ! pas Guéhazi, Dieu lui-même.

Je voudrais que ma vie fût dans une communion si intime avec Dieu, que lorsque mes enfants et moi nous prions ensemble, nous entrions dans l'esprit des temps apostoliques, au point de sentir la présence du même Dieu qu'invoquait l'assemblée qui priait pour Pierre, prisonnier. Et quoi qu'il ne s'agisse pas de fers à briser, je dois vous dire qu'il m'importe beaucoup plus de prier, afin que nous fassions l'expérience, non seulement de la justification, mais de la glorification, afin que notre propre nature s'évanouisse entièrement et que nous devenions tous ici-bas une Sion pure, qui rende en sincérité de cœur grâce et louange pour la victoire qui nous est donnée en Jésus-Christ. Ainsi donc, mes bien-aimés, prions avec persévérance pour cette victoire.

Dorothee TRUDEL.

Cher Monsieur le pasteur !

Et moi aussi, je voudrais commencer ma réponse à votre lettre par des actions de grâces pour tout le bien que fait le Seigneur, non seulement à votre fille et aux autres personnes dont vous m'entretenez, mais partout. Si j'en avais le temps, que n'aurais-je pas à vous raconter des grâces qu'il répand en tous lieux depuis quelque temps pour la guérison des âmes et des corps ? Dites à votre fille que le vœu le

plus cher de mon cœur, c'est que le Seigneur fasse d'elle un zéro ; puisqu'il lui a rendu la voix, qu'il en fasse une voix uniquement employée à sa louange. Je voudrais vous écrire aussi quelque chose des réveils, dont le nombre augmente, et des paroisses du voisinage. Quand le feu du réveil est allumé dans les cœurs, quand par la grâce de Dieu le premier amour est nourri d'un sincère esprit de prière, cet amour, dont l'origine est une étincelle divine, pénètre tout et se fait jour partout ; mais il est dangereux d'en rester au réveil, comme il arrive trop souvent. L'état qui le suit est souvent pire que le sommeil précédent ; aussi les résistances qui se manifestent dans un endroit où sont des âmes réveillées, me paraissent une admirable chose. Le Diable veut se défendre, il pense empêcher la propagation du feu, et ce sont précisément ses efforts qui amènent la maturité du fruit, en excitant l'esprit de prière. Je voudrais pouvoir vous raconter comment l'ennemi s'est dressé en rugissant, lorsque les flammes de l'amour divin commencèrent à luire à Männedorf. Par la puissance de Dieu, cette opposition même a produit un foyer si ardent que maintenant encore l'amour des ennemis continue à y brûler.

Dans les premiers temps, ceux qu'on appelle les personnes pieuses, disaient que notre feu n'était qu'un feu de paille qui s'éteindrait bientôt. Alors je dis à mes enfants (c'est ainsi que j'appelle ceux qui ont été réveillés ici) : ne cessons pas de demander à Dieu, comme des enfants à leur Père, que lui, qui ne manque pas de paille, en jette constamment

au feu, afin qu'il ne s'éteigne plus. Le feu de paille n'est-il pas le plus brillant ? — Je savais par ma propre expérience que nous ne sommes pas des instruments dont le Sauveur puisse se servir comme il l'entend, aussi longtemps que le feu de son amour n'a pas dévoré tous nos goûts personnels, tout orgueil, toutes vanités, toutes convoitises, toute avarice, tout ce qui n'est pas purement divin — aussi longtemps que toute volonté propre n'est pas absolument morte en nous, et que nous ne pouvons pas dire en toutes circonstances : c'est ma nourriture d'accomplir la volonté de mon Père.

Pour vous aussi, dans la position où vous vous trouvez, c'est bien le mieux que vous n'ayez personne en vue pour cette place de prédicateur, mais que vous suppliez Dieu simplement d'y mettre celui qu'il veut. J'ai déjà entendu bien des ministres évangéliques, que leurs auditeurs trouvaient des prédicateurs admirables; et à première vue, j'aurais été toute portée à le dire avec eux, car il me semblait réellement qu'ils avaient du zèle pour conduire les âmes à Christ. Et pourtant j'étais forcée de me dire avec tristesse : ces hommes en sont au point où tu en étais il y a quinze ans, ils se réjouissent de pouvoir montrer à quelqu'un Jésus comme le Messie, ils s'arrêtent avec leurs ouailles aux pieds de Jésus, sans savoir qu'ils sont encore trompés; et toute leur œuvre ressemble bien plus à ce qui nous est dit au chapitre LVII d'Ésaïe, v. 10, qu'au ministère des apôtres après la Pentecôte, que le v. 19 du même chapitre semble caractériser. En effet, je ne saurais concevoir la Pentecôte que

comme une guérison qui nous délivre de toute propre nature et où tout est fait nouveau en Lui, car lorsque le fruit des lèvres est créé par l'Esprit, nous parlons avec des langues nouvelles. Eh bien donc, demandons ensemble à Dieu de se susciter des témoins, demandons-Lui des voix qui puissent crier aux gens : nous l'avons éprouvé nous-mêmes, nous ne croyons pas sur les discours d'autrui, ni sur l'expérience d'autrui. Nous croyons parce que nous savourons le doux lait de l'Évangile, parce que nous sentons plus puissamment chaque jour la force du sang versé à Golgotha, parce que, dans tout ce qui nous arrive nous discernons les grâces acquises par son sacrifice, suivant cette parole : « Il a été navré pour nos forfaits et frappé pour nos iniquités; le châtement qui nous apporte la paix est tombé sur lui, et nous avons la guérison par sa meurtrissure. »

Soyons donc les témoins de Dieu, des témoins dont l'amour de Christ est le mobile en tout ce qu'ils font. Je ne saurais vous dire combien l'office de pasteur me semble misérable, en pensant combien de pasteurs sont attachés à la laine. Ne croyez pourtant pas que j'accuse les pasteurs, mais je sens pour eux une compassion si grande, que je répète souvent à ceux de mes enfants qui appartiennent à cet état, j'aimerais mieux vous voir porchers, que de vous confier un troupeau d'âmes immortelles si vous restez en arrière du Moïse de l'ancienne alliance; si vous n'avez pas l'amour de ce Paul qui était tellement sur la brèche pour ceux qui voulaient le lapider, qu'il aurait consenti d'être ana-

thème, et privé de la vue du Seigneur, pourvu qu'il assurât le salut de ses frères qui le haïssaient.

Je ne puis demander à Dieu pour personne rien de meilleur que cet amour. N'est-ce pas nous prions ensemble pour que cet esprit d'amour descende une fois sur tous? N'est-il pas honteux que dans l'ancienne alliance, Elie ait fait par sa prière tomber du ciel un feu qui consumait le bois, les pierres, la terre et même l'eau, tandis que nous, Lévités, enfants de la nouvelle alliance, nous ne pourrions pas faire descendre le feu de la Pentecôte sur notre chrétienté morte. Une sainte tristesse me saisit en lisant ce qui est écrit du feu de l'ancienne alliance, qui brûlait sans cesse sur l'autel du Seigneur, et qui servait à allumer tous les sacrifices; en voyant comment étaient détruits ceux qui prenaient de leur propre feu pour sacrifier, je pleurerais de tristesse à la pensée que ceux qui se nomment enfants de Dieu ne comprennent pas tous que nous aussi, dans la nouvelle alliance, nous devons offrir nos corps en vivants sacrifices, afin que par sa grâce, il fasse de nous des temples, dont l'unique ornement soit le pur feu de cet amour qui a porté Jésus à se donner lui-même entièrement.

Le Seigneur veuille bénir ces lignes; fasse le Seigneur que sans nous connaître de visage, nous devenions et demeurions tellement unis en esprit, que lorsque nous prions ici, vous soyez incités à la prière; tandis que nous ressentirons ici l'influence de votre oraison. Le fond de nos requêtes communes sera que tous ceux qui sont encore dans le péché soient affranchis; que tous les loups

soient changés en agneaux; que chacun en vienne à pouvoir dire avec sincérité : l'amour de Dieu est le ressort de ma conduite; si je vis, ce n'est pas moi qui vis, mais c'est Christ qui vit en moi. S'il en est ainsi, je sais que l'orgueil spirituel ne nous inquiètera point, car toutes les âmes arrivées à cet état savent bien qu'elles ne sont absolument rien, et que Christ est tout.

J'appelle la bénédiction du Seigneur sur vous et sur toute votre maison; je vous prie de continuer à faire mention de nous dans vos prières, comme nous voulons le faire aussi.

Unie à vous dans le Seigneur, je vous salue cordialement.

Dorothee TAUDL.

Mes enfants bien-aimés!

La voilà donc passée cette journée, objet de nos soupirs; et la première devise que le Seigneur nous donna commençait par Alléluia¹. Oui, nous avons tous de quoi crier : Mon âme, loue l'Eternel! car il a exaucé les supplications unanimes des enfants et de la mère; il a incliné les cœurs à la vérité comme des ruisseaux d'eau; et quoiqu'il y eût un médecin dans le nombre des juges, c'est à l'unanimité qu'ils ont reconnu mon innocence.

Rendons l'honneur à Dieu en toutes choses, et remercions-le du fond du cœur. Peut-être sera-t-il

¹ Allusion à l'habitude de tirer au sort des passages des saintes Ecritures et de les appliquer aux circonstances où l'on se trouve.

bon de jeter un coup d'œil en arrière sur toute cette période, afin que vous en retiriez toute quelque instruction sur la manière de se comporter en pareille circonstance. Certainement nous devons des actions de grâces au Sauveur pour toutes les trames qu'on ourdit contre nous. Et voyez, mes bien-aimés, s'il faut vous dire, en repassant toute ma vie, ce qui a le plus contribué à faire l'éducation de mon âme; eh bien! ce ne sont pas les mondains, ce ne sont pas les ennemis, ce sont les personnes pieuses, les saints, comme on dit, qui à chaque accident trouvaient quelque chose pour dire positivement, et du ton le plus doux : « Examine en toi-même si la cause de ton épreuve n'est pas là. » Ce sont eux qui m'ont véritablement poussés à la prière; non pas que je fusse fâchée de leurs suppositions, au moins; la prière qu'on adresse à Dieu d'un cœur fâché n'est pas exaucée; mais dans ces occasions je me suis expliquée avec mon Dieu, je voulais savoir positivement si j'étais en faute ou non : chaque fois le Seigneur m'a montré un visage favorable. Dans cette dernière affaire il m'a dit clairement qu'il voulait me faire la grâce de pouvoir m'exercer dans l'amour des ennemis. Je puis le dire devant Dieu, quand les juges de Meilen ont prononcé à l'unanimité que nos maisons devaient être évacuées, je ne sentis d'autre besoin que celui d'appeler mes enfants à reconnaître en cette circonstance s'ils avaient appris quelque chose à l'école du Saint-Esprit; car pour moi je sais assez que je ne peux rien donner à personne. C'était le moment de voir, leur dis-je, si l'Esprit de Christ

habitait en eux; cet esprit d'entier abandon qui brille dans la prière sacerdotale, où le Sauveur ne fait pas même mention de lui-même. Si nous n'avons pas à présent, leur disais-je, un tel amour pour les ennemis de cette œuvre, que nous nous sentions responsables de leurs âmes, qui ont autant de prix que les nôtres, nous sommes les pires hypocrites, et nous devrions rougir de prétendre intercéder pour les insensés, les pauvres et les malades, de prétendre que nous leur témoignons notre amour pour les âmes et que nous implorons leur délivrance suivant la Parole de Dieu. Car il est écrit dans cette même Parole que chacun ne doit pas avoir la présomption de montrer le chemin aux autres, et que nous ne saurions les conduire à la lumière, si Christ, la lumière, ne nous éclaire pas et ne brille pas dans notre conduite. C'est que je tiens à vous le dire à tous : l'amour qui nous fait aimer l'âme d'un ennemi comme la nôtre propre est, selon moi, la seule marque certaine d'un vrai chrétien. Aussi, dans notre maison, on répète toujours la même chose, et en effet, toute la science ne se trouve-t-elle pas comprise en ce qu'on peut apprendre chez nous : aimer tout le monde. Je ne saurais vous dire combien le Seigneur nous bénit et nous fortifia pendant la dernière nuit, mes enfants et moi, tellement que j'aurais voulu crier tout haut : amour des ennemis, quel bonheur n'es-tu pas ! Ne croyez pas que j'aie seulement songé aux risées qu'on ferait de nous si nous perdions.—Je pouvais bravement dire à mon Sauveur : « Je t'abandonne entièrement mes enfants et le soin de leur avenir ;

Je puis parfaitement me soumettre à quitter ceux avec lesquels j'avais l'habitude d'intercéder auprès de toi pour les âmes, ils savent le chemin, ils ont le grand privilège de connaître ton affaire. Ce qui m'importe, tu le sais, tout l'objet de ma prière c'est que tu ouvres les yeux aux juges, et même pour les malades, le chagrin de les voir tous partir, tu le sais, je l'ai surmonté. »

Pendant cette nuit, que je passai tout entière en prière, j'eus aussi la joie extrême d'entendre dire aux enfants qu'ils faisaient l'entier sacrifice de leur mère, et de ce foyer domestique, et de leurs frères et sœurs au Seigneur, ne demandant plus qu'une chose, c'est que les ennemis de notre œuvre parvinssent au même bonheur que nous. Alors j'ai senti au fond du cœur que sans un entier renoncement à soi, il n'y a pas de victoire. A deux heures du matin nous tirâmes des passages : Netfli eut Michée IV, v. 1 et 2; Samuel, Ps. CXLV, v. 20; moi, Ps. CXLVII, v. 5, et tous les enfants, Jérémie X, v. 6 et 7. Nous étions ainsi tous ensemble pleins de joie. Sur le matin, j'avais quelque peine à contenir cette allégresse intérieure. Je me retirai seule à quatre heures et je lus les chapitres dont nous avions reçu des passages; auparavant j'avais encore lutté, priant pour les ennemis, et tout particulièrement aussi pour que cette affaire tournât en bénédiction pour tous mes enfants, et qu'au moins, quoi qu'il arrivât, ceux qui n'étaient pas encore bien avancés dans la foi n'en reçussent pas de scandale. En me relevant, j'étais sûre que cette cause

servirait à glorifier le nom de Dieu, quoique nous ne puissions pas voir encore de quelle manière.

Et maintenant, n'a-t-il pas tenu parole ?

Ainsi donc, chers bien-aimés, déclarée non coupable à l'unanimité; prononcé que je n'ai pas enfreint la loi médicale, par le fait que l'on prend soin des âmes dans notre maison selon la Parole de Dieu ! C'est superbe ! mes chers enfants ; mais pour moi et pour nous tous c'est une nouvelle tâche, un nouveau but de la vie. Il ne faut pas que les âmes puissent nous accuser, si elles n'obtiennent pas l'affranchissement par la force du sang. De même que nous avons prié le Seigneur de fléchir le cœur des juges, il nous faut prier maintenant pour être en bénédiction à nos juges, à nos adversaires, à tout le monde, et pour que nos maisons deviennent l'asile de paix d'un grand nombre.

Je veux vous dire encore une chose, c'est que l'amour de Christ dans cette circonstance m'a tellement humiliée, que je n'aurais sûrement pas éprouvé une telle humiliation si nous avions tout perdu. Je me sens complètement indigne d'un tel amour.

Le Seigneur veuille maintenant bénir ces lignes pour vous tous, et comme vous l'avez prié d'accorder le succès, continuez à prier avec sollicitude pour que tous ceux qui travaillent à cette œuvre reçoivent une double mesure des forces que le Seigneur m'a données en pure grâce. Le Seigneur bénisse toutes les âmes; recevez les salutations cordiales et les embrassements d'une mère qui vous aime tous tendrement.

Dorothee TRUDEL.

Mænnedorf, 2 janvier 1862.

Mes enfants bien-aimés!

Au retour de l'année nous avons l'habitude, en envoyant à chacun son texte, d'y ajouter quelques mots pour les âmes. Pour tout esprit réfléchi qui embrasse du regard une année écoulée et qui voit combien merveilleusement Dieu l'a conduit et l'a gardé, c'est une douceur de s'abandonner sans aucune volonté à cette direction fidèle, dans la ferme assurance que ni dans l'année qui commence, ni en aucun temps, il ne tombera un cheveu de notre tête sans sa volonté. Si nous n'avions pas cette foi, je ne saurais comment penser sans inquiétude à passer un seul jour ici, où tant d'âmes égarées et emprisonnées dans les doutes, ne voient que ténèbres devant elles et ne comprennent point l'amour de Dieu qui veut les amener, à travers ces ténèbres, à comprendre leur propre néant. Oh! qu'il est bon de savoir par une longue expérience que l'on est un zéro et un rien, et que l'Esprit de Dieu est seul capable de porter la lumière dans les âmes, et qu'il peut la créer en toutes. Autrement, en repassant l'histoire d'une année, on serait tourmenté de pensées déchirantes à cause de ce qu'on a négligé tout en voulant le bien. Heureuse l'âme à qui le Seigneur a montré, comme la Bible nous l'enseigne, que nos courses, nos démarches, nos efforts, nos travaux pour agir sur d'autres âmes ne font absolument rien, mais que tout vient de la compassion de notre cher Rédempteur.

Mes enfants bien-aimés, partout on a l'habitude, au premier matin de l'année, de se faire des félicitations et des compliments, et depuis plusieurs années, c'est un vrai dégoût pour moi de voir comment cela se passe, car c'est le jour par excellence du mensonge et de l'hypocrisie.

Qu'il serait beau que dans notre pays on rendit l'honneur à Dieu; que toutes les âmes y trouvassent aide et secours pour arriver à la foi des apôtres, et que la foi et l'amour que l'on doit pratiquer envers Dieu et envers les hommes n'y fussent pas seulement dans la Bible, mais dans le cœur et dans la conduite réelle de chacun. Mais, voyez-vous, bien-aimés, la pratique de la véritable charité n'est pas ce que tant d'âmes se figurent: elles croient que ceux qui ont cet amour ne doivent plus s'indigner de rien; autrement, elles disent tout de suite: appelez-vous cela aimer ses ennemis? Si nous voulons être éclairés du Seigneur en cette matière, nous avons de quoi nous édifier dans son exemple. Il était tout amour envers les pécheurs, mais plein d'une sainte sévérité à l'égard du péché, jusqu'à dire même à Pierre qu'il était possédé du démon. Nous ne trouvons rien chez notre Sauveur qui ressemble à cette politesse reçue dans ce qu'on appelle les relations entre chrétiens. C'est cette habitude de badigeonner les torts qui produit tant de chrétiens manqués. Héli entendait l'éducation de cette manière, et c'est pourquoi ses enfants et lui furent punis de mort le même jour.

Je me demande souvent, en voyant arriver dans notre maison tant de malades de toutes conditions,

comment l'ennemi réussit à éteindre ainsi la lumière des âmes. Jésus nous dit : « la vérité vous affranchira, » mais justement la vérité, le vieil homme ne peut pas la souffrir, aussi en est-on venu à l'idée qu'il faut lui amener les âmes graduellement, peu à peu. Pour moi, j'ai fait l'expérience toute contraire, la pratique m'a fait voir que le moyen de réussir, c'est de montrer aux âmes, dans tout son éclat, l'amour de Dieu dont on a fait l'épreuve soi-même. Il faut pouvoir leur certifier que l'amour du Sauveur pour les pécheurs est tel qu'il n'en est pas un sur toute la terre qu'il repousse à cause de ses péchés ; mais il faut leur faire comprendre également qu'il ne peut donner la paix à personne si l'on ne veut pas se laisser guérir du péché. Il est et demeure assuré qu'il a payé tous les péchés du monde entier par un seul sacrifice ; il a accompli l'œuvre de la rédemption. Il donne à tous ceux qui croient cela, la faculté de devenir ses enfants ; c'est cette conviction qui doit nous rendre chaque jour le courage de porter à Dieu de nouveau les cœurs des pécheurs, jusqu'à ce qu'ils saisissent cette vérité qui les affranchit, qu'ils renoncent à la misérable tentative de se corriger et de se convertir eux-mêmes, et qu'ils se jettent tout simplement dans les bras miséricordieux de Jésus. Persuadons-nous bien que tout comme il fait parvenir la connaissance de son salut à toutes les nations, de même il ne laissera son œuvre d'éducation inachevée en aucune âme qui tient sérieusement à être délivrée de l'image d'Adam et transformée dans l'image de Dieu. Cette nouvelle création de tous ceux qui sont

venus chez nous et qui sont recommandés à notre intercession, est l'unique but que poursuit mon âme. Nous ne verrions pas le monde si Dieu n'avait dit: « La lumière soit. » Il en est de même de la nouvelle création de l'homme. Dieu seul peut faire briller dans nos cœurs la céleste lumière, et mon vœu le plus cher est que, délivrés de toute magie, de toutes les puissances, de tout ce qui n'est pas purement divin, nous soyons conduits de lumière en lumière, de force en force, de vie en vie, comprenant tous que la vraie pénitence consiste dans un changement d'esprit, que ce changement est effectué par l'esprit de Dieu et qu'il l'effectue réellement en tous ceux qui ne désirent rien sinon l'accomplissement de la volonté de Dieu en toutes choses. Comme je sais que le Seigneur prend plaisir à habiter dans les hommes, je crois qu'Il se fera une demeure de chacun de nous, et je le prie avec ardeur afin que nul ne s'oppose à sa régénération, afin que ceux qui ne sont pas encore entièrement sans volonté apprennent à demander sérieusement ce dépouillement total; et que par conséquent, ils rendent grâce lorsque Dieu leur donne le contraire de leurs désirs, car il est écrit: « Il mena les enfants d'Israël au désert pour les éprouver. » Si les Israélites l'avaient remercié au lieu de murmurer, s'ils avaient cru qu'une riche bénédiction sortirait de cette épreuve, qu'ils seraient vite arrivés dans la terre promise! Voulez-vous l'atteindre promptement, la terre promise? Soyez infiniment reconnaissants pour tout ce qui vous arrive de fâcheux; dites-vous: « la sagesse infinie a reconnu que

c'est précisément cela qu'il me fallait; je ne comprends pas encore pourquoi, pas plus que Joseph ne comprenait que c'était un grand bien pour lui-même et pour sa famille qu'il fût vendu en esclavage; mais je crois comme a cru Joseph. Si j'étais emprisonné pour la justice, la prison ne me ferait pas consentir à ce que la Parole de Dieu défend, et je ne demanderais pas non plus, pourquoi cela m'arrive-t-il? Mais je me laisserais préparer comme Dieu veut. Une idée fondamentale doit rester fixe en nous; c'est celle-ci: « je dois porter ton image; » pour la manière dont le divin ouvrier veut se former en nous, elle ne concerne que lui. Implorons-le seulement pour obtenir la grâce de ne jamais regarder aux outils qui nous travaillent, mais de les aimer constamment, sous quelque forme et sous quelque nom qu'ils se présentent.

Le Seigneur veuille que pendant l'année où nous entrons, nous donnions tous de la joie à notre cher Sauveur. Pour mes enfants et pour moi, qu'il nous fasse la grâce de lui consacrer jusqu'au dernier souffle de notre vie, et que l'ennemi ne parvienne jamais à nous détourner de la vigilance et de la prière. Savez-vous quel est mon plus ardent désir pour Männedorf? c'est que nous ne cessions jamais de vivre avec Dieu. Mais je ne lui prescris pas ce qu'il doit nous dire et nous faire pendant cet entretien, pourvu que nous nous laissions guider par son amour, pourvu que chaque jour nous l'aimions davantage Lui et les âmes. Il nous maintiendra certainement chaque jour, aussi longtemps qu'il pourra se servir de nous, de telle façon que nous

admirerons sa sagesse dans l'Éternité. Quand je songe à mon indignité, quand je me rappelle ma dévotion absurde, orgueilleuse, égoïste, vaniteuse, je ne conçois pas l'amour de Dieu, de ne m'avoir pas détruite dans mon arrogante sainteté, Lui qui, sous l'ancienne Alliance, dévorait ceux qui prétendaient allumer le feu eux-mêmes et offrir un feu étranger (Lév. X, 2). Oui, encore une fois, je ne puis pas assez admirer la miséricorde de Dieu, qui a supporté si longtemps mon feu propre et mon feu étranger. Ce feu divin qui brûle dans le sanctuaire, au témoignage de Moïse (Lév. VI, 9-13); nous ne pouvons absolument rien y comprendre, jusqu'à ce que l'amour de Dieu, ce feu de la Pentecôte, soit allumé dans nos cœurs. Quand il y est, il attire d'autres âmes et il les enflamme. Eh bien, si dans l'ancienne Alliance, il fallait que tous les sacrifices fussent allumés avec ce feu, sans quoi ils devenaient des péchés, si ceux qui apportaient leur propre feu étaient dévorés, nous tous qui connaissons quel feu est l'amour divin, devrions-nous demander autre chose, nous les prêtres spirituels de la nouvelle Alliance, sinon que tous soient réchauffés et allumés par ce feu, seul capable de consumer notre volonté propre?

Il faut pourtant que je vous écrive comment nous avons commencé l'année. Nous avons d'abord tiré les textes pour tous les habitants de la maison; un malade les a transcrits. C'est un homme de beaucoup de talent, qui a servi comme missionnaire en Inde. Souvent, il est bien pendant plusieurs jours de suite, puis soudainement il tombe dans un

étrange mutisme. Une fois, il partit et nous causa pendant trois jours une grande inquiétude. Il était allé à pied à Frauenfeld, d'où l'on nous envoya un avis, et nous fûmes l'y reprendre dans un triste état. En cette occasion, Dieu me montra une touchante condescendance, je lui demandai si Samuel qui était aller le chercher, le ramènerait. Il me désigna cette parole de son saint Livre : « Je serai son garant; si je ne le ramène, je veux en porter la peine toute ma vie. » Je pouvais être tranquille. Le Seigneur a tenu parole. Depuis lors, on le surveillait de plus près, mais le matin de l'an, à 2 $\frac{1}{2}$ heures, comme il avait fini d'écrire, il sortit. Quelques-uns regardèrent après lui; il se rendit dans sa chambre, et quand on y alla voir, il était déjà parti. Voilà quelles furent les étrennes sous le toit maternel; de très-bonnes étrennes, assurément; cette salutation nous avertissait de ne pas craindre les gouttes amères cette année-ci plus que les précédentes, et de ne nous laisser décourager par rien dans la pratique de cet amour qui cherche à sauver les âmes. Pendant tout le jour nous n'eûmes aucune trace de la direction dans laquelle s'en allait notre pauvre ami. Vous pensez bien comment nous priâmes pour cette âme, pour que le malheureux ne pérît pas de froid dans son état inconverti. Ce n'est que dans la soirée d'hier que j'ai été consolée. Il avait couru environ quatre lieues, lorsqu'on l'arrêta. Un gendarme, en habit civil, nous le ramena au moment où notre Samuel allait repartir à sa poursuite. Ainsi dès le second jour de l'année, nous voyons nos prières

richement exaucées dans cet exemple de la manière dont le Seigneur cherche et ramène ceux qui sont égarés. Aussi je vous recommande instamment à tous de prendre pour arme dans cette nouvelle année la prière perpétuelle. Quand vous aurez appris à bien manier cette arme, vous pourrez traverser la vie sans inquiétude; ce n'est pas vous, c'est Lui qui tient le timon. La grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Recevez les salutations d'une mère unie à vous dans le Seigneur.

Dorothee TRUDEL.

Extraits de lettres écrites en 1861.

Ce qui semble tout à fait absurde à l'homme naturel, les enfants de Dieu le reçoivent comme des faveurs du Seigneur lui-même. C'est par le moyen de ce qui nous paraît absurde que le Seigneur fait notre éducation. Chère enfant, réjouis ton Sauveur, et comble-moi de joie, en triomphant de toi-même en toutes choses. Ne sois vraiment heureuse que lorsque tu fais l'apprentissage de la mort; c'est alors que s'enfante la vie pacifique en Jésus-Christ. Point de christianisme à baromètre, point de cette piété qui regarde toujours l'heure qu'il est en nous; le cadran sur lequel il faut attacher nos yeux, c'est Christ. Dieu veuille établir durablement en toi et chez tous les enfants une vie complète, un christianisme tel que nul d'entre nous ne soit agité du vent comme un roseau, mais tous fermement, immuablement fondés sur la Parole. Il me semble, vois-tu, que le plus grand bonheur, c'est d'être

affranchi de soi-même, de servir le Seigneur dans son héritage, de n'avoir aucune autre pensée que d'être tout à tous comme Paul, être absolument libre de tout, se donner entièrement ! — Je souhaite de tout mon cœur que le Seigneur daigne nous anéantir parfaitement tous.

Ici le Seigneur nous est merveilleusement secourable; il vous aidera aussi, pourvu que vous n'oubliez pas que tout notre être propre est voué à la mort, que vous devez mourir entièrement chaque jour, pour ressusciter chaque jour en Christ, délivrés de la domination du péché. Sachez que l'Esprit de Christ pousse son œuvre en vous. Que l'amour de Christ soit notre ressort à tous, tellement que nous ne fassions rien qu'en vue de lui et pour son royaume. Vous savez que je ne vois que chimères dans tout ce qui n'est pas l'imitation du Seigneur, je ne voudrais pas que nous devinssions des chrétiens de cérémonie, qui s'attachent à de l'écume. Chères âmes, le Seigneur daigne me faire de plus en plus la grâce de m'oublier tout à fait dans la pratique du dévouement, afin qu'au grand jour, nul ne puisse me dire: c'est de toi que j'ai appris ceci ou cela. Rien ne me pèserait autant que d'avoir nui à quelqu'un dans son âme. Dieu veuille nous unir tellement en lui que nous puissions nous réjouir un jour dans le ciel du temps que nous avons passé ensemble.

Croissez journellement en fidélité au Seigneur, et rendez-lui grâce pour tout, non seulement pour ce que vous aimez, mais pour tout, pour le doux et pour l'amer. — Laissez-vous donc élever, mes bien-

aimées ; examinez chaque soir si vous avez accepté joyeusement ce qui était contre votre volonté. Exercez-vous dans l'amour tous les jours et à toute heure ; veillez sur vous-mêmes chaque jour davantage, et oubliez-vous complètement, car celui-là seul qui s'oublie entièrement lui-même, peut être aux autres de quelque secours. N'est-ce pas, nous voulons former une communauté dans le Seigneur ; nous voulons être des soldats qui ne craignent pas la poudre, qui ne fuient pas devant l'ennemi, quand l'affaire devient la plus chaude, puisqu'ils sont sûrs que le héros marche à leur tête ? Il serait honteux de battre en retraite et de l'abandonner, puisque nous avons cette parole : « Jésus est vainqueur. »

On ne court pas grand danger au milieu d'un monde grossier, je le sais, mais prenez garde de n'être pas la dupe de ce monde raffiné qui fait à plusieurs l'effet d'un superbe christianisme. En tout ce que vous faites, en tout ce que vous dites, demandez-vous : est-ce ainsi que Jésus se conduirait à ma place ? Ne perdez jamais de vue la discipline délicate de l'Esprit.

Estimez-vous assez haut le bonheur que nous possédons de savoir positivement qu'Il est venu pour détruire entièrement l'image d'Adam, et pour la remplacer en nous par son image ? Que nous sommes heureux d'avoir en Lui une confiance qui nous dispense de la nécessité d'aller en corvée au service de notre ennemi ; y aurait-il un plus dur servage que de vivre en intelligence avec un péché ? A cette occasion, que de fois n'ai-je pas dit en secret à mon Sauveur : « Fais de moi tout ce

qu'il te plaira, toutes les mortifications seront les bienvenues, je veux tout accepter de toi avec mille bénédictions ; accorde-moi seulement ceci, que ni moi, ni mes enfants ne servions le péché. » N'est-ce pas magnifique, mes chères amies, que les vrais enfants de Dieu soient des enfants si gais, qui font honneur à leur Sauveur par leurs acclamations joyeuses. Pas vrai, chers enfants que vous êtes, vous ferez ce plaisir au Sauveur et à moi-même, de vous laisser élever par Lui pour être de tels enfants. Je n'ai pas besoin de vous dire comment le Seigneur nous élève, je vous l'ai dit cent fois. Le Saint-Esprit est le bon précepteur. Je désire vivement que vous deveniez tous des gens inébranlables, si bien fondés sur le roc, que vous ne soyez ébranlés ni par le vent d'orage ni par les torrents des cieus, regardant toujours le rocher sur lequel vous vous reposez, et non pas vous-mêmes. Ayez honte, l'une comme l'autre, si jamais vous ressemblez à un chrétien du beau temps. Nous ne faisons point d'honneur à notre Sauveur, si nous ne nous confions pas en Lui dans toutes les positions, lui remettant en silence le soin de toutes choses.

Il nous faut aussi insister auprès de Lui pour la conversion de toutes les âmes. Il y a quelques années, les diverses opinions des fidèles m'ont jetée dans une profonde anxiété, non la Babel du monde, mais la Babel des croyants, où l'on cause perpétuellement des diverses dispensations et des voies de la grâce de Dieu, sans connaître les dispensations de Dieu, et sans posséder la grâce qui se révèle au pécheur en Jésus-Christ. Voyez-vous, si Dieu ne

m'avait accordé cette grande bénédiction de ne consulter ni les baptistes, ni les moraves, ni les professeurs, ni les pasteurs, ni les croyants d'aucune sorte, grands ou petits, mais de regarder uniquement à Lui et à l'exemple des apôtres, à cette heure encore, je serais comme le roseau agité par le vent. Vous comprenez que si je nomme ici des opinions et des classes de personnes pour dire que si j'avais voulu en tenir compte je ne serais pas arrivée, je ne prétends point que toutes ces personnes ne puissent pas trouver le chemin tout aussi bien que nous, pourvu qu'elles se laissent enseigner par l'Esprit de Christ seul, qu'elles sortent entièrement d'elles-mêmes et qu'elles comprennent que les imitateurs de Jésus-Christ ne sont pas des personnages, mais de la poussière; faite pour s'incliner et s'humilier en toute occasion.

Peu de pêcheurs entendent l'art de jeter le filet du droit côté, c'est pourquoi la pêche va si mal, car le plus souvent outre les âmes on veut pêcher de l'argent, on ne s'inquiète pas seulement des brebis, mais aussi de la laine. Quand il n'y a point de laine à recueillir du tout, mais pour tout remerciement du ridicule, les pêcheurs se découragent, n'ayant pas en eux cet amour qui est plus fort que la mort.

Toute ma science consiste dans cet amour, il fait mon unique étude, aussi cela paraît-il à nombre de gens beaucoup trop simple.

Heureux les guerriers qui ne regardent pas les barricades en face d'eux, mais le général. Dans la croisade où l'on n'entend pas répéter, *Hosanna*,

mais : *Crucifie-le, détruis-le*, le Seigneur ne saurait employer des gens qui ont de l'amour-propre, car ce langage ne leur plait pas.

Mais qui vous a effrayés, chers enfants, en disant que j'étais malade ? C'est un pur effet de l'amour de Dieu, de montrer de temps en temps à mes enfants que je suis un frêle appui, et que s'ils se confient à un fêtu de paille, ils peuvent le perdre d'un moment à l'autre. Mais je vous assure que je me porte bien, et que je suis une mère bien heureuse.

On voudrait crier à tous les chrétiens : devenez donc obéissants, entrez dans la voie de l'obéissance, au lieu de vous creuser la tête. Enfants, l'obéissance à la Parole de Dieu a de bien grands progrès à faire. Vous avez tous besoin de devenir encore beaucoup plus simples. C'est une honte qu'on trouve si peu des forces de la vie à venir parmi ceux qui parlent de Jésus. Chers enfants, être de race divine, de noblesse divine, et n'avoir aucune volonté, aucun désir, le laisser faire, le laisser régner, voilà où nous devons tendre. Etre affranchi de l'amour des créatures ! — Ma tâche, pendant toute la semaine, n'est point de réfléchir à ce qu'il faudrait que Dieu fit de vous, mais de prier pour votre complet anéantissement, car ce n'est, je le sais, que par l'anéantissement complet de la nature d'Adam, qu'on arrive à la vie complète du Seigneur. Les âmes qui peuvent dire en vérité : je vis, non pas moi, mais c'est Christ qui vit en moi, ont seules éprouvé la régénération véritable et savent seules ce que veut dire cette parole : Toutes choses ont été faites nouvelles !

MIETTES

RECUEILLIES DANS LES

PRÉDICATIONS DE MADemoiselle TRUDEL

Le chrétien régénéré ne doit plus avoir de passions, surtout pas de colère et d'envie, qui ont cloué Christ à la croix.

Celui qui ne sait pas supporter de contradiction de la part des pécheurs, aimer ses ennemis et prier pour eux, n'a pas encore la vraie paix.

Un enfant de Dieu scellé dans la grâce est reconnaissable à ces deux points :

1° Qu'il ne se trouve pas offensé, même par le mensonge le plus venimeux.

2° Qu'il prie pour ses ennemis comme Moïse priait pour son peuple.

Un chrétien éprouvé, même un saint Paul, a besoin que ses frères prient pour lui, car si longtemps que nous vivons en ce corps, nous sommes en danger d'orgueil spirituel.

L'esprit de facétie chasse le saint Esprit.

Obéir à Dieu en toutes choses, voir la marque de son amour dans toutes ses dispensations, voilà l'affaire.

Rien ne peut arriver aux enfants de Dieu qui ne soit bon : Ce qui leur arrive leur paraît bien, parce que leur volonté propre est déjà brisée.

Devenez, non pas seulement des enfants qui parlent avec le Seigneur, devenez des enfants à qui le Seigneur parle.

Je ne ménage point mes malades dans mes visites, je ne fais pas leurs fantaisies dans la crainte de les agiter, je n'ai pas cette crainte ; quand ils s'agitent, on voit où git leur mal, et celui dont un geste apaisait la mer sait aussi apaiser l'orage qui s'élève dans un cœur d'homme.

Si nous ne sommes pas sauvés en Jésus-Christ par Jésus-Christ, si nous ne saisissons pas par la foi les mérites de son sang versé, la ruine éternelle est notre partage.

Je ne désire pas les biens de ce monde, une vie commode est pour moi sans attrait : une maison remplie de pauvres pécheurs qui soupirent ardemment après la délivrance, voilà mon goût, voilà mon meilleur délassement.

Avec un nouveau cœur, toute préoccupation personnelle a disparu ; alors nous ne demandons plus si l'on nous traite avec amour, si l'on nous parle durement, ou si l'on passe à côté de nous sans nous regarder ; tenir à cela est encore un reste du vieil homme.

Dieu n'habite certainement pas une ménagerie, Si longtemps que nous obéissons à nos propres désirs, il ne saurait habiter en nous ; mais un nouveau cœur transformé par sa grâce est un parterre de fleurs.

Ne parler point, parler peu, ce n'est pas le vrai silence. Le vrai silence, c'est, quand les tempêtes de la calamité fondent sur nous, de n'élever aucun reproche contre personne, aucune plainte, aucun murmure.

Dans les fêtes de famille, il ne faudrait pas parler des choses que la rouille et la teigne consomment, ni rappeler en quoi tel ou tel a manqué, mais raconter comment celui-ci, qui était un bouc, est devenu un agneau, comment Dieu a fait arriver celui-là, voilà des entretiens de fête.

C'est une belle tranquillité que celle dont nous pouvons être privés parce qu'on nous fait une injustice! La perte d'une paix pareille n'est pas grand dommage, car elle ne vaut pas deux liards.

Je ne trouve pas un mot dans la Bible qui parle de condamnation pour ceux qui veulent souffrir qu'on les sauve.

Ce n'est pas le nombre ni la grandeur de nos péchés qui font notre misère, c'est que nous ne permettons pas à Celui qui efface les péchés d'effacer les nôtres et d'habiter notre cœur.

Etre en repos signifie être content de tout ce qu'Il nous envoie.

Il faut s'examiner soi-même, pour savoir si l'on est réconcilié avec tous les hommes, si l'on aime ses ennemis comme ses amis: s'il en est ainsi, quand nous l'appellerons, il nous écoutera.

Si longtemps que nous tenons encore à un plaisir, nous ne possédons pas le Seigneur.

Imiter Jésus n'est pas répéter ses paroles.

Si Christ agit en nous, prions pour qu'il habite en nous.

Pour chanter un cantique nouveau, il est besoin d'une langue nouvelle.

La meilleure manière d'honorer le Seigneur c'est de croire ce qu'il nous dit.

Quitter sa volonté propre, c'est sacrifier un bélier.

La lumière qui est en nous doit luire et allumer.

Lors de la conversion, on peut, tout en travaillant, laisser errer sa pensée par tout le monde, et l'on ne pourrait pas dans l'état de conversion, s'entretenir avec le Seigneur au milieu de ses occupations ?

L'amour de Jésus doit tout consumer en nous.

Il nous faut d'abord devenir des agneaux, pour être envoyés au milieu des loups.

Le même esprit qui me rend mon péché manifeste, me donne la force de le vaincre.

Est-ce merveille que la gloire de Dieu ne s'abaisse pas à notre incrédulité ?

Ceux qui, avant d'être réveillés, apportaient aux choses du monde une agitation passionnée, s'agitent après dans la religion; mais celui qui a l'esprit de Dieu est tranquille.

Plus grande est la foi dont nous embrassons le Seigneur, plus grande est l'œuvre que le Seigneur fait en nous.

Se plaindre, c'est renier.

Au milieu de Nazaréens morts, Dieu ne saurait faire miracle, il en fait au milieu des chrétiens fidèles.

Il y a des chrétiens de sentiment, des chrétiens de la pluie et du beau temps, des chrétiens de langue, des chrétiens d'imagination, des chrétiens de caprice, des chrétiens de mode, des chrétiens-machines, des demi-chrétiens; tâchons d'être des chré-

tiens fidèles, bibliques, apostoliques, de sang-froid, authentiques et complets.

Restons seulement assis dans les ténèbres, pourvu que les ténèbres ne soient pas assises en nous.

Le monde est une antichambre où l'on change d'habits.

Le jeune riche s'en alla triste, parce qu'il devait perdre ses biens; d'autres, quand ils ont perdu, se réjouissent.

Qu'est-ce qui te tient le plus à cœur, l'âme du voleur ou l'argent qu'il t'a volé ?

Qu'est-ce qui te brûle davantage, le soufflet ou la perte de l'âme de celui qui t'a souffleté.

On prend trop souvent le réveil pour la conversion, surtout ceux dont les passions charnelles ont altéré la santé et ébranlé le cerveau.

Le sceau du Saint-Esprit s'imprime d'un seul coup, c'est une seconde naissance sans douleurs.

Ne regarde pas à ta souffrance, regarde au Seigneur qui l'a domptée.

Il est honteux de voir comme on bavarde tous les jours de la grâce, tandis qu'on reste dans les mêmes péchés.

Tout en nous doit être converti, les yeux, les oreilles, l'odorat, les pieds, la langue, tout.

Il est déplorable de prétendre amener des âmes à Dieu, tandis qu'on n'est pas sauvé soi-même.

Ceux qui sont debout devant le trône, ce sont les vainqueurs du monde, non les vaincus.

D'où vient la langueur mortelle qui désole la Chrétienté ? De ce qu'il n'y a pas d'assemblées des saints, mais des gens assis ensemble et parlant de sujets religieux, des gens qui s'apportent eux-mêmes à l'assemblée, qui n'ont pas déposé leur être propre.

Si nous avons besoin de l'estime et de l'affection d'autrui pour notre bonheur, si la position où nous nous trouvons le mieux n'est pas celle où l'on n'a point égard à nous, nous ne sommes pas encore bien.

Celui qui s'arrête à l'opinion qu'on a de lui, aux propos qu'on tient sur son compte, qu'il ne se donne pas pour imitateur de Jésus.

Les vraies convenances et la vraie liberté sont réunies, quand nous consentirions volontiers à ce que le Seigneur soit témoin de tout ce que nous faisons.

Il ne manque pas de mauvaises prières : souvent, par exemple, on est particulièrement porté à prier quand le vieil homme est en souffrance.

Notre esprit d'oraison ne vaut pas grand chose, quand après avoir prié, nous pouvons plaisanter ou tenir des propos inutiles.

Ne point confondre la conversion du cœur et la conversion de l'imagination.

Que de mères de famille perdent quelques heures chaque jour en arrosant leurs fleurs ; mais les âmes altérées de leurs enfants et de leurs serviteurs, elles ne les arrosent point.

Plaisants fidèles, qui ne veulent pas être critiqués et ne peuvent pas souffrir qu'on les noircisse.

Celui qui a l'esprit de contradiction n'a pas l'esprit de Dieu.

Courir les assemblées pieuses et garder le vieil homme en soi, c'est ce qui fait les moindres gens.

Dans les collectes, il est important que le premier souscrive pour une forte somme, les autres suivent par point d'honneur.

Sur la route du ciel, il ne faut écouter qu'un commandement : En avant, marche.

Aussi longtemps que le venin de la susceptibilité est encore en nous, l'adversaire peut y rentrer et nous renverser; mais dans un cœur entièrement purifié de tout amour-propre, il ne trouve plus où se loger : Christ et Bélial ne sauraient loger ensemble.

Nous dormons, nous sommes plongés dans la mort, si le salut des âmes n'est pas notre souci nuit et jour.

Les membres malades sont très-sensibles lorsqu'on les touche; les cœurs sensibles à l'offense sont malades.

Quand finiront nos souffrances? — Le jour où nous aurons cessé de vouloir quelque chose pour nous-mêmes.

La piété qui hait non le péché, mais le pécheur, est la plus réjouissante comédie pour le diable.

Lorsque je tiens des discours qui ne sont pas esprit et vie, je sers le diable.

Est-il surprenant qu'on ne trouve pas la paix, lorsqu'on n'apprend pas à se vaincre ?

Quand nous prions le Seigneur de nous ôter notre amour-propre, il ne manque pas de nous envoyer une humiliation; mais si nous n'acceptons pas de bon cœur ce don de son amour, nous l'empêchons de nous ôter notre amour-propre; notre prière était une prière hypocrite.

Il ne saurait avoir une paix assurée, celui qui réclame encore de la reconnaissance, fût-ce pour le dévouement le plus généreux, car il n'est jamais sûr que son amour ne soit payé d'ingratitude, et dans ce cas, adieu sa paix.

Si longtemps que nous sourions encore intérieurement lorsqu'on nous vante, il n'y a rien de bon dans notre cœur.

Demandez-vous si vous êtes prêts à rendre les plus humbles devoirs à l'homme qui vous déplaît et vous répugne.

Que nul ne se tienne pour humble, si longtemps qu'il s'offense encore de quelque chose.

Donner un franc de telle sorte que ton voisin suppose que tu en as donné dix, c'est donner au démon; si ce n'est pas au Sauveur que tu donnes, ne donne rien.

Celui qui a vaincu l'ours et le loup en son cœur, n'est pas grondeur tant de jours par semaine.

Le visage de celui qui a bu au rocher de la vie n'est jamais sombre.

A contempler notre blessure, nous l'envenimons.

Il y a des gens qu'on enchante en les disant adroits (rusés); mais le serpent était fort adroit. Cette adresse est l'esprit du mal.

L'or dans la coupelle est affiné, lorsque le fondeur y voit bien distinctement son image; le Sauveur pareillement n'éteindra la fournaise où il nous fond, que lorsqu'il verra son image dans notre âme.

Combien de croyants de nos jours ne déparlent pas sur la grâce; mais ils sont trop humbles pour prétendre à la sainteté, qui les forcerait à sacrifier leurs chères habitudes.

Si l'on connaissait l'ineffable bonheur de vaincre, on ne fuirait pas.

Quand le Sauveur trouve accès dans une âme, les nerfs usés se fortifient; les émotions nerveuses viennent le plus souvent du vieil homme.

On trouve, ici et ailleurs, des gens qui se lamentent et se désolent, parce que, disent-ils, ils sont damnés. Quand on fait leurs fantaisies, ils sont tranquilles; le désespoir les saisit lorsqu'on les contrarie ¹.

Si le monde n'est pas converti, la faute n'est pas à lui, mais aux prétendus fidèles, qui n'ont pourtant pas cette foi dont Jean dit qu'elle a vaincu le monde.

La chose du monde la plus misérable, ce sont les saints orgueilleux.

La plus ordinaire cause de la tristesse est un détachement plus imparfait du péché. On prie et l'on pêche, on semble pieux et on ne se laisse pas mortifier.

¹ Nous avons laissé subsister ce fragment, parce qu'il rappelle vivement le point de vue auquel il faut se placer pour entendre les *miettes* et les méditations ou homélies de D. T. Elle parlait dans une maison de santé et s'adressait à ses malades. (T.)

Pourquoi donc prétendons-nous qu'on nous rende justice, tandis qu'on a si peu rendu justice à notre Sauveur ?

Celui qui veut avoir part aux promesses, qu'il marche sur la route du renoncement.

Nos cœurs ne doivent pas être des salons où le Seigneur fait quelques visites, mais des demeures où il habite constamment.

J'en sais qui prient pour que le Seigneur fasse d'eux des ouvriers de sa vigne, des colonnes de son temple, — priez d'abord pour que le Seigneur fasse de vous un zéro.

Les enfants de la Pentecôte sont incités de Dieu, les autres s'excitent eux-mêmes

La foi qui croit le sang de Jésus puissant pour toutes choses, est la seule foi vivante.

Que de paresse et de temps perdu dans les entretiens de piété.

Sous l'ancienne alliance, la face de Moïse était resplendissante, parce qu'il avait conversé avec Dieu. Sous la nouvelle alliance, nous est-il permis d'avoir

des visages sombres ? Non, nous devons resplendir. Il faut qu'on lise sur notre face : Le Seigneur est vivant.

L'art de bien élever les enfants, c'est de prier et de prier encore.

Les vrais chrétiens n'ont pas été baptisés d'eau seulement, mais d'esprit et de feu.

Lorsqu'on a reçu une nouvelle langue, on ne diffame personne et l'on ne se plaint de rien, ni des souffrances corporelles, ni des torts de son prochain.

Les montagnes de péché seront changées en vallées : le val d'Humilité.

Les monnaies portent l'image du souverain qui les a fait frapper ; si Jésus est notre souverain, nous devons porter son image, ou nous sommes une fausse monnaie.

Ce sont de sots mendiants, qui rentrent le samedi soir les poches vides. Et vous, à la fin de la semaine, quelles grâces avez-vous obtenues par vos supplications ?

Les larmes que nous arrachent nos propres injures font mal à la tête et gonflent les yeux ; les

larmes que nous répandons pour le salut des âmes éclaircissent nos regards.

Chose étrange, pour échapper aux loups, ils nous faut devenir des agneaux. Alors nous aurons en nous Celui qui est plus fort que l'homme fort.

L'âme qui n'a pas Jésus-Christ est comme ivre.

La médisance et les discours oiseux dans la bouche des personnes pieuses, sont bien pires que le théâtre pour les mondains.

Quand les personnes pieuses se trouvent ensemble, elles ne devraient parler que du bien que Dieu leur a fait, et intercéder ensemble pour les âmes.

Si notre conduite n'est pas conforme à la Bible, nous donnons raison aux incrédules, qui prétendent que la Bible est pleine de fables. Ils devraient se convaincre, en nous observant, et que l'Écriture est véritable, et que le Dieu qui se manifeste en nous est bien le Dieu des patriarches.

A la poursuite des biens de ce monde, l'esprit de l'homme surmonte tous les obstacles. Pourquoi pas, lorsqu'il s'agit du bien suprême, éternel ?

Nombre de soi-disant fidèles adorent plus d'idoles que les païens.

Soyons des tonneaux vides, et que Dieu nous remplisse de lui-même.

Que l'esprit du Seigneur brille dans notre regard, telle doit être notre unique parure.

Si la Bible contenait la gloire du monde, vous la sauriez tous par cœur, les enfants de dix ans la sauraient déjà.

Si tu n'as pas l'amour qui te pousse à aider d'autres âmes à sortir du péché, ton christianisme ne vaut rien; si tu vois chez ton prochain quelque chose qui n'est pas bien, adresse-toi au Seigneur, et dis-le lui comme si cette faute était la tienne. Cela vaut beaucoup mieux que d'aller en faire des complaints à d'autres. Avant que tu aies fini ton commentaire, ta prière serait déjà montée au Seigneur.

L'air de montagne le plus salubre est celui qui souffle d'une croix plantée sur la colline de Golgotha, en Palestine.

Ne voyons dans le monde autre chose qu'une école pour le ciel.

Il ne sert absolument de rien à un voleur de

pleurer pendant vingt ans en répétant qu'il est un voleur. Pour lui, la seule repentance efficace, c'est qu'il ne vole plus. Il en est de même des péchés de la chair; il ne sert à rien d'en gémir, il faut en prendre un dégoût tel qu'on ne se souille plus. Comprendre son péché, le confesser et le délaisser, voilà ce qui fait la vraie pénitence.

Outre l'esprit d'amour, il faut être armé de la nature des agneaux, qui supporte toutes les injustices sans s'irriter.

Nous devrions avoir honte de nous appeler frères et sœurs de Jésus-Christ, tandis que nous ne savons point nous oublier pour les autres.

Avant que le Seigneur puisse tirer parti de nous, il faut que nous soyons parfaitement anéantis.

Il est indispensable à notre éducation que nous voyions d'autres personnes nous être préférées.

Je connais des ménages chrétiens où la paix ne règne que moyennant la précaution de ne se dire jamais sincèrement ce qu'on pense l'un de l'autre. Quand les nerfs de l'un sont ébranlés, il en rend coupables les autres. Le coupable c'est le vieil homme.

Mettez-vous en poussière, on ne saurait blesser la poussière.

La noblesse que Dieu confère, dispense de domestiques, en nous rendant les serviteurs des serviteurs elle nous pousse à rechercher la société des Judas même.

Etre moqués pour l'amour du Sauveur devrait être notre plus grande joie, car Christ aimait ses ennemis d'un amour infini. Le plein amour des ennemis peut seul donner à notre âme une satisfaction complète. Là où est l'amour des ennemis, là règne une paix inaccessible aux entreprises de l'ennemi des âmes.

Nul moyen de suivre Jésus-Christ, lorsqu'on est tendre envers soi-même.

Rien de plus honteux selon moi qu'une femme qui gouverne et régente son mari. Quand une femme a plus de tête que son mari, c'est son affaire de veiller à ce que personne ne s'en aperçoive.

Celui que sa conscience ne punit pas pour un mot inutile n'est pas sur la bonne voie.

Celui qu'un seul péché tient encore, est encore dans la captivité. Mais nos chrétiens n'ont que

des faiblesses qui leur sont envoyées pour les tenir dans l'humilité !!

—

Celui qui se fait un devoir de prier est un homme à plaindre. Celui que l'amour de Jésus-Christ porte à prier, celui-là sait ce que c'est que de prier.

—

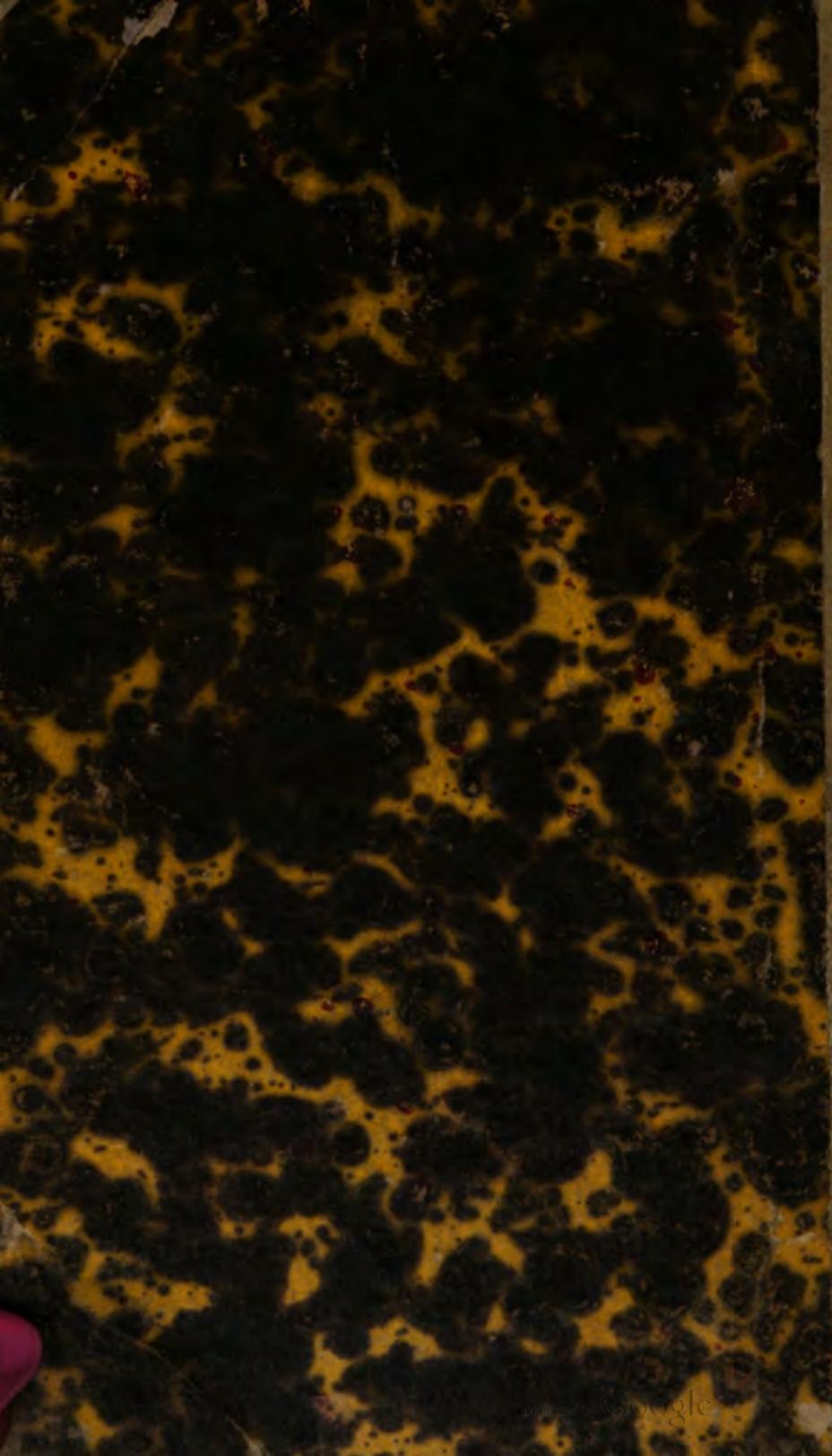
La calamité attache plus étroitement à leur Sauveur les véritables enfants de Dieu; elle ne les renverse jamais par terre.

—

Celui qui se reconnaît pécheur indigne de pardon, et qui murmure quand Dieu le frappe, est un hypocrite.

FIN.

~~23~~ 23
23





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>